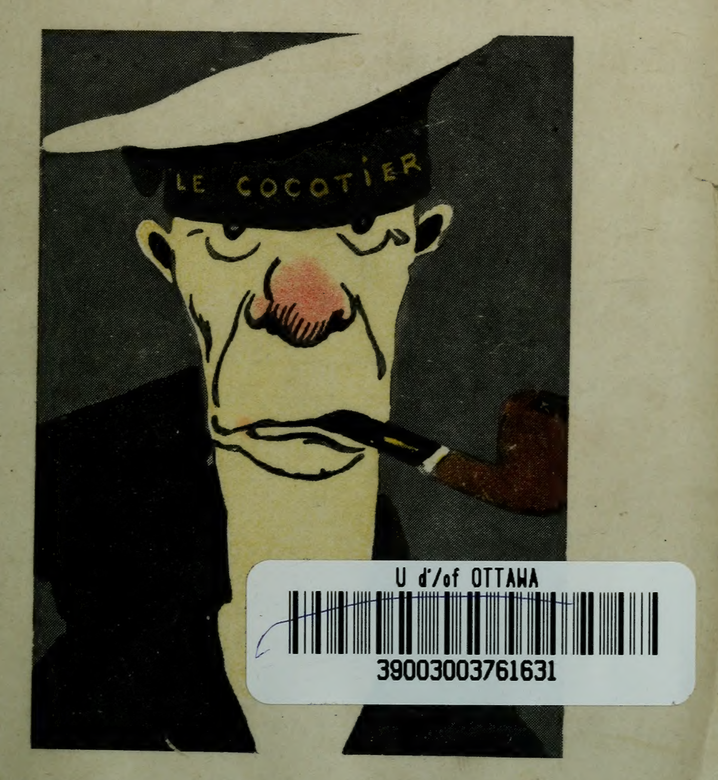
PIERRE MAC ORLAN

la maison du retour écœurant

(Roman d'Aventures)



LA RENAISSANCE DU LIVRE

PARIS

25/7/69

Du même Auteur :

Les Pattes en l'air,
(Librairie Ollendorff)

En Préparation :

Monsieur Fly, *capitaine de guerre et de commerce.*
Les Petits Caractères de Cochon.

La Maison

DU

Retour Ecœurant

Il a été tiré de cet ouvrage 10 exemplaires sur Hollande, numérotés de 1 à 10.

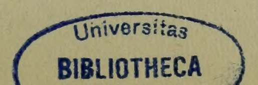
Pierre **MAC ORLAN**

LA MAISON DU RETOUR ECŒURANT

Roman

LA RENAISSANCE DU LIVRE

PARIS -:- 78, Boulevard Saint-Michel, 78 -:- PARIS



PRÉFACE

Je suis le héros véritable de mon Roman, qui, après avoir long-temps vogué contre vent et marée sur une mer orageuse, ay finallement attrapé un heureux port.

Dassoucy (Les Avantures)

Toutes les familles pauvres possèdent un marteau et un tournevis.

(*Pensée de l'Auteur*)

CHAPITRE PREMIER

L'ONCLE s'appelait Thomas Turnlop, son neveu s'appelait Paul Choux et l'histoire commença au 7 de la rue principale de Truchebœuf, dans une maison normande ou anglaise, toute semblable à ces jolies maisons à colombages que les vieilles estampes de sports ont popularisées.

L'oncle Thomas était âgé de cinquante-deux ans au début de cette suite d'aventures d'un goût douteux pour ceux qui en furent les héros. C'était un homme intelligent et nègre, mais nègre par accident, ainsi qu'il est urgent de le démontrer pour l'intelligence de ce récit.

A vingt-sept ans, alors que les frères Mac Guldy écumaient la Mer Jaune comme un pot-au-feu, dans le but déguisé de la contrebande de l'opium, Thomas Turnlop résolut

d'établir une concurrence en leur opposant la contrebande des jus de viande. Ce jus de viande, il nourrissait le projet de le faire absorber à ses clients dans des maisons discrètes avec un décor japonais et des kimonos de soie, bref, tout ce qui peut flatter l'exotisme des uns et le snobisme des autres. Ainsi Thomas agissait pour le bien de la société et pour l'intérêt de sa caisse. Cette affaire aurait pu marcher comme tant d'autres si le malheur ne s'était mêlé de tout en compliquant la situation.

Les frères Mac Guldy avaient frété un ancien aviso de la marine américaine pour les besoins de leur contrebande et cet aviso, qu'ils avaient appelé la *Pipe*, n'était pas sans causer quelques inquiétudes à Thomas Turnlop, qui à cette époque rôdait dans Hong-Kong, vers la concession française, pour y monter deux buveries clandestines de jus de viande.

Des nouvelles alarmantes lui parvenaient tous les deux jours par la T. S. F., rédigées à peu près toutes dans le même esprit et dans le même style et dont un seul échantil-

lon pourra donner une idée exacte de la collection complète :

« Il y a des chances, disait la dépêche, il y a des chances que si je rencontre ce crétin subtil, dont Thomas Turnlop est le nom, ce soit pour lui couper la tête au ras de la ceinture. Ce pistolet de siège, cet obusier de salon se croit tout permis depuis qu'il chasse sur mon terrain. Je sais qu'il existe déjà deux buveries de jus de viande à Hong-Kong, si j'apprends qu'il s'en ouvre une troisième, je me ferai un devoir d'essayer mon browning dans la face plate de ce mouton savant dont le génie commercial ira s'exercer dans les grandes profondeurs de l'Océan Indien. »

La tête de l'oncle Thomas changeait alors à vue d'œil, son nez s'allongeait comme un extenseur en caoutchouc, restant ainsi des journées entières avant de reprendre ses dimensions accoutumées.

Ceci pour le physique; moralement sa frousse atteignait les dernières limites possibles, car il connaissait la bande à Mac Guldy et savait par expérience tout ce qu'il pouvait craindre de pareils aventuriers.

Jean et Pierre Mac Guldy, les deux frères, avaient poussé le culot criminel aussi loin qu'il est permis dans cette voie.

Ils avaient trouvé le moyen canaille d'arrêter une diligence sur l'Océan Atlantique et d'aborder un trois-mâts barque dans les plaines du Far-West. Un indigène de Kansas City affirma même avant de mourir que l'aîné des Mac Guldy avait épousé Calamity Jane, la poétique brigande de l'Arizona. Il en avait eu trois fils, dont un s'était consacré à la capture des aéroplanes en les attrapant avec des gluaux qu'il disposait dans les terrains plats.

Pour cette chasse, le fils Mac Guldy s'y prenait un peu comme les enfants poursuivant des moineaux, simplement en posant une planche enduite de glu dans un endroit favorable. L'aviateur, voyant ce beau champ d'atterrissage, coupait l'allumage, descendait en vol plané. Quand il voulait partir ce n'était plus possible; il s'épuisait en vains efforts pour décoller son appareil et lorsque vaincu par le sommeil il s'endormait sous l'aile de son monoplan, l'aîné des fils Mac

Guldy faisait une courte apparition, dévalisait les poches du dormeur et s'en allait poser ses gluaux ailleurs.

Quelquefois, il s'emparait de l'avion et le vendait aux ruraux en leur faisant croire que c'était bon à manger à la condition de le faire bouillir longtemps. Ainsi les dupes s'accumulaient derrière lui, et chacun le détestait du plus profond de l'âme.

En remontant d'un tel fils à un père comme l'aîné des Mac Guldy la terreur de Thomas Turnlop devient compréhensible pour tous, car il n'est pas nécessaire d'affirmer qu'un homme est ceci ou cela, qu'il a eu tort ou raison avant de connnaître les débuts et les pourquoi de la cause.

Un soir, Thomas Turnlop se rendait à son hôtel tout en pataugeant, car il avait plu sur la concession. Il sortait de sa buverie de jus de viande dans la petite impasse où Isaac Martins vend aux Chinois de l'opium à priser, et les idées de l'oncle n'avaient rien de réjouissant. Le matin même il avait encore reçu une lettre chargée de menaces et de nitro-glycérine, et tout en

mordant sa lèvre inférieure il se demandait comment cela se terminerait, s'il ne vaudrait pas mieux planter là le jus de viande et le reste pour laisser le terrain libre à la raison sociale Mac Guldy and C°.

Comme il passait devant la pagode du bouddhisme protestant, un boy sortit d'une petite boutique et lui remit un parchemin décoré de caractères jolis comme tout, sans doute tracés par la main de quelque petite dame jaune aux yeux bridés.

Thomas donna un taël à l'enfant pour sa commission et le suivit dans la cour même de la fumerie d'opium d'Isaac, entre l'échoppe de Li-chen, celui qui forge des chaînes pour attacher les cœurs et la demeure de Fou-Tshuen, un mandarin à dix boutons de fièvre, dont un sur le nez.

Et alors, la crainte, cette crainte qui aplatit un homme brave comme un œuf dans une poêle s'empara tout doucement des parties nobles de Turnlop, il s'assura que son revolver était là, dans la poche droite de sa culotte de cheval, il pensa à tout ce qui peut inquiéter un homme en pareille circons-

tance, sauf à rentrer tout simplement chez lui.

Le mystère de l'entreprise le séduisait un peu. Il avait dû être remarqué par une des concubines du Mandarin, et ma foi, l'aventure valait la peine d'être tentée. D'autant plus que c'était un plaisir absolument gratuit si tout réussissait comme il sied dans ces sortes d'entreprises.

Le boy, dont la petite robe noire se découpait dans la lumière orangée d'une porte subitement ouverte, s'inclina selon la politesse chinoise et tirant sur un rideau il découvrit une chambre magnifique avec des tentures où se jouaient les monstres les plus fabuleux, poissons préhistoriques, dont les somptueuses armures d'écaille étincelaient comme celle du chevalier prédestiné qui dans toute légende tient à assumer pour lui seul une somme de gaffes que dix hommes parmi les plus naïfs seraient encore heureux de se partager.

Selon le code chinois de la bienséance, Thomas Turnlop se prosterna, refusant d'entrer, bien qu'une voix de tête, partie d'un

divan protégé par des rideaux, le suppliât d'approcher.

— « Ce n'est pas à un dégoûtant de ma trempe de franchir le seuil du temple de la Clarté Rose, ô Clarté Rose! »

— « La Clarté Rose te supplie d'entrer et se considère comme une molécule divisée par deux. »

— « Non! non! non! » répondit Thomas en tapant du pied pour bien indiquer qu'il se considérait comme tout à fait incapable d'être digne, même dans une centaine d'années, de comparaître devant la Clarté Rose.

Alors la Clarté Rose insista, Thomas se cramponna à la porte pour manifester sa résistance; la Clarté Rose supplia platement et Thomas Turnlop finit par pénétrer dans la pièce octogonale en se roulant de côté comme un tapis, toujours en signe de politesse.

Quand il fut arrivé au pied du divan, il se leva et tirant délicatement sur le rideau de crépons armoriés, il risqua un œil vers la Clarté Rose.

Il risqua un œil et l'autre se mit à battre

avec vitesse comme l'aile d'une poule qui veut passer un ruisseau, puis il tourna sur lui-même, tel un tirebouchon, rentrant en un mot dans ses plis comme un télescope, tandis qu'il s'affalait sur le tapis en bois laqué, avec la consistance d'un torchon à vaisselle.

Alors les rideaux s'ouvrirent et Mac Guldy sortit habillé en congaye, avec son grand nez crochu, dans un étui de laine, et ses yeux, ses yeux d'homme de proie de 150 bougies chacun.

Il se pencha sur le corps inconsistant de son ennemi et lui-même recula épouvanté, tituba contre un tabouret, et trouva juste assez de force pour courir jusqu'au plus prochain quai, afin de s'embarquer au plus vite pour la Nouvelle-Orléans.

Voilà ce qui s'était passé : l'oncle Turnlop, sous le coup de la peur, avait vu ses cheveux jadis noirs blanchir instantanément, mais par contre le noir de sa chevelure s'était répandu sur sa peau lui donnant toutes les apparences du nègre le plus attaché aux traditions dermiques de sa race.

Comment cela s'était-il produit? La couleur noire des cheveux, délogée par l'émotion, avait agi à la façon d'une injection sous-cutanée, comme un tatouage qui se serait répété sur toutes les parcelles blanches de sa peau. Mac Guldy s'était penché là-dessus, avait contemplé la transformation à un pouce et devant cette révélation s'en était remis au parti le plus décent, c'est-à-dire celui de filer vers une agence et de s'y munir d'un bon billet de première pour n'importe quelle direction.

Les suites de cette aventure peuvent aisément se déduire. Au point de vue blanc, l'oncle Thomas Turnlop était complètement inutilisable. Sa fortune et le sens des réalités le poussèrent, dans la semaine qui suivit, vers l'île heureuse d'Haïti qui devint d'ailleurs sa patrie d'adoption. En peu de temps il se montra l'homme à la mode dans Port-au-Prince. Il brigua, intrigua, connut tous les petits potins des salons politiques d'Haïti, eut même une liaison avec une lady d'ébène, fit beaucoup jaser dans les thés de la capitale et finalement accepta l'emploi de vice-

consul d'Haïti à Truchebœuf, où nous le retrouvons au début de ce récit.

Installé sur les bords de la Seine l'oncle Turnlop fut surnommé le Corbeau Blanc par les pilotes de Honfleur, sans doute pour expliquer son aventure par association d'idées.

Le premier souci du Corbeau Blanc quand il eut meublé les deux étages de sa maison, fut de se munir d'un neveu légal avec tous ses papiers de famille, puis le hasard le fit hériter d'une sœur qui venait d'être tuée par une balle, une balle de coton qu'un transport déchargeait à Rouen sur le quai de Paris.

En plus d'une somme d'or très suffisante et quelques vieux meubles bretons, qui devinrent sa propriété, Thomas Turnlop se déclara le tuteur du fils de sa sœur, un nommé Paul Choux, alors âgé d'une quinzaine d'années.

Paul Choux possédait la physionomie avenante de ces policemen en laine bourrée de son, que l'on vend pour la joie des bébés. Il ne lui manquait qu'une couture au milieu du

visage pour avoir l'air spirituel, mais à ce détail près il était organisé, aux dires de l'ébéniste, pour vivre une centaine d'années sans craindre de voir les vers endommager sa robuste constitution.

Sportsman longtemps désœuvré, le jeune Paul se lança dans l'élevage des chameaux-transports, accommodés au besoin de la fraude de l'alcool dans les villes et les campagnes. Son projet était en lui-même assez simple et donnait en tout cas la mesure des facultés déductives du neveu de l'oncle Thomas.

Paul avait entendu parler de la sobriété légendaire du mehari.

— « Sobre, se dit-il, évidemment le chameau peut être sobre, Mathieu Portius, le lieutenant du port, est sobre aussi, à la condition d'être plein. Donc si le chameau est sobre, c'est qu'il est plein. »

De fil en aiguille et grâce à la complaisance coupable d'un homme qui avait voyagé, Paul apprit pour son édification que le chameau s'enorgueillissait du précieux pouvoir de garder dans son estomac une grande

quantité de liquide. L'idée partait de là. Il ne restait plus qu'à l'appliquer à l'industrie et Paul Choux s'aboucha avec un fraudeur de Dunkerque qui lui fournit les capitaux nécessaires à l'achat de six chameaux en bonne santé.

Quand les chameaux eurent pris place dans les prés de l'oncle Turnlop qui ne se doutait de rien, on leur fit boire à chacun 120 litres de Calvados, et sous le prétexte de les utiliser au transport de colis sans importance, on les introduisit tous les six dans Paris, au nez même des douaniers qui ne pouvaient pas soupçonner que sept cent vingt litres d'alcool de première qualité, se trimbalaient depuis huit jours dans l'estomac de six chameaux transformés en barriques.

A Paris, Paul Choux avait loué une petite maison avec jardin dans une rue tranquille du vieux Montmartre.

Dès qu'il se trouvait seul chez lui avec ses six chameaux, il les conduisait dans le jardin, où il avait fait installer une balançoire.

Aidé d'un garçon d'écurie, il asseyait le

chameau sur l'escarpolette puis tous deux balançaient la pauvre bête jusqu'à ce que, la tête brouillée, le cœur sens dessus dessous elle restituât dans une bassine destinée à cet usage les cent vingt litres de marc qui lui avaient fait si peu de profit. Quand les six chameaux avaient été passés à la balançoire, Paul recueillait l'alcool, le laissait reposer et, le mettant en bouteille, il le livrait à des prix défiant toute concurrence aux commerçants assez peu scrupuleux pour bénéficier de cette affaire.

Les bénéfices furent assez coquets et l'affaire prospéra jusqu'au jour où l'oncle Thomas Turnlop en eut connaissance par des indiscrétions et des ragots d'hommes d'écurie.

Le Corbeau Blanc, depuis son histoire avec les frères Mac Guldy, était d'une honnêteté décourageante. Il confisqua les chameaux, les fit entrer à l'Assistance Publique et tint à son neveu le petit discours suivant : « Mon ami, pour tes quinze ans ce n'est pas mal, mais souviens-toi que tu es sous la protection du pavillon d'Haïti et qu'il ne peut y

avoir de scandale d'aucune sorte dans ma maison. Considère ce discours comme un ordre formel de ne plus t'occuper de commerce. Tu es beaucoup trop doué, Paul, il t'arriverait malheur, contente-toi pour l'instant de croiser tes pouces, peut-être si Dieu le permet arriveras-tu à les reproduire par cette opération. D'ailleurs j'ai l'honneur de t'informer que je me marie, et que je prends une bonne; tu auras donc une tante et une domestique. Sois aussi bon pour l'une que pour l'autre, tout en observant la distance qui les sépare, tu diras tu à ta tante et vous à la bonne; je te les présenterai pour qu'il n'y ait pas d'erreur. »

Ainsi quelque chose de troublant allait pénétrer dans la monotone existence de l'éleveur de chameaux : Une tante! Il se plaisait à se l'imaginer jolie, tout habillée de piqué blanc, avec des cheveux très blonds, et puis une ceinture de cuir fauve, des bottines à hauts talons, une peur atroce des vaches, et quelque chose de souple dans la marche qui aurait bien indiqué l'élégance des cuisses, sous la jupe de toile, à gros plis.

***

Le lendemain Paul enfila prestement sa plus belle culotte de cheval, boucla de solides leggings en cuir de porc, compléta sa tenue par une blouse de chasse en cheviotte verte et une casquette de même étoffe.

— « Il faut atteler le cob au tonneau! dit l'oncle Turnlop à Paul. J'irai chercher les voyageuses, car ma femme et la bonne arrivent toutes deux de Picardie par le même train.

Puis tout en aidant son neveu qui poussait le poney dans les brancards, il lui expliqua comment le mariage s'était fait.

— « J'ai donné ma signature. J'étais pressé, c'est dire que je ne connais pas ma femme; un ami a bien voulu me représenter devant le maire et maintenant que les formalités sont terminées je vais prendre livraison de la chère petite. Par la même occasion j'ai commandé une bonne. En vérité, je suis curieux de voir les deux voyageuses. »

Le petit cob que l'on appelait « Little

Jean » piaffa d'impatience et cogna des sabots de derrière dans la carrosserie, comme un consommateur qui s'énerve en attendant les garçons.

— « Allons! Allons, « Little Jean » du calme, là c'est bien... merci! » — ce merci était adressé à Paul qui tendait le fouet — et l'oncle Turnlop ayant rendu la bride, « Little Jean » s'engagea dans la grande allée de tilleuls, des tilleuls tondus comme des caniches, par les soins de la municipalité, sur le chemin de la gare.

Quand il fut seul, Paul Choux se frotta les mains avec jubilation. L'idée d'une femme dans la maison n'était pas pour lui déplaire et maintenant que l'oncle Thomas le bridait comme un cob de polo, depuis la sale affaire des chameaux, la vie dans le cottage était d'une platitude nauséabonde.

Il se monta donc la tête tout seul sur la petite jeune femme et dans une crise d'enthousiasme appela Clopute, le garçon d'écurie : « Clopute, mon garçon, le Corbeau Blanc est allé chercher sa femme à la gare, il faut qu'elle soit ici aussi sédentaire qu'une

moule sur un rocher et qui peut rendre sédentaire cet oiseau volage qu'est la femme? c'est la propreté, Clopute, la propreté, l'ordre, etc., etc. »

Et Paul donna l'exemple et Clopute alla chercher de l'eau et l'on nettoya l'écurie de « Little Jean » et l'on mit du charbon neuf dans le foyer des quatre vaches à vapeur qui donnaient par jour deux cents litres de lait chaud.

— « Le train est arrivé, déclara Paul, quand ils eurent fini, dans cinq minutes ils seront sur la route du Marais Vernier, dans un quart d'heure ils seront ici! »

Un quart d'heure après, en effet, le cob et le tonneau, l'oncle et les deux femmes pénétraient dans la cour du cottage. Paul, les yeux ouverts comme les portes d'un collège le jour de la rentrée, tendit sa main aux voyageuses.

La figure de l'oncle paraissait butée et les deux femmes malgré la fatigue du voyage ne se ressemblaient pas du tout. L'une était grande, blonde, avec une jolie tête rose; elle était vêtue d'une robe de toile blanche, et ne

paraissait pas timide. La deuxième, habillée comme un soldat d'infanterie le jour de son arrivée au corps, donnait absolument l'impression du crétin femelle; ses cheveux étaient tellement tirés sur sa tête qu'elle avait l'air d'être pendue par son chignon et presque soulevée de terre.

Alors Paul tendant de nouveau sa main à la jeune femme blonde lui dit : « Ma tante je suis charmé de vous voir parmi nous, et je ferai mon possible pour vous être agréable. »

Là-dessus la blonde s'empourpra et souriant de toutes ses dents se contenta de minauder sans répondre, un peu comme une demoiselle qui par étourderie s'assied sur une chaise où un monsieur a posé son pied négligemment.

L'oncle Turnlop s'adressa alors à la deuxième femme et lui demanda : « Vous êtes la bonne? »

La malheureuse créature ne répondit pas et l'oncle Thomas répéta : « Vous êtes la bonne ? »

La moule à face humaine fit un signe qui

pouvait aussi bien signifier qu'elle était la bonne, la cuisinière, le cocher ou le vicaire de la paroisse et Turnlop l'envoya à la cuisine, sous la protection de Clopute, le valet d'écurie.

Pendant les huit premiers jours de son mariage, la jeune femme de l'oncle Turnlop parut un peu gênée, comme tout à fait en dehors de ses moyens.

Puis elle s'accoutuma aux manières du Corbeau Blanc et donna l'impression de quelqu'un qu'une existence mouvementée a pu mettre à l'abri de toute émotion trop forte en constatant avec satisfaction que c'est enfin arrivé.

Elle s'appelait Lucy, par extension Lucy Turnlop et du jour où elle eut l'air de considérer son titre d'épouse comme sérieux, elle choisit une attitude qui lui donnait l'allure exacte d'une femme de province qui aurait confondu *Madame Bovary* avec le *Rideau levé*, de Mirabeau, les contes de Boccace avec les comptes de la blanchisseuse, les incubes avec les boules à pot-au-feu, en un mot le mal avec le bien, dans l'unique

but de prouver qu'il n'est pas absolument nécessaire d'aller plus loin que Suez pour arriver à ce résultat.

L'oncle Turnlop qui était occupé dix heures par jour à la rédaction d'un gros ouvrage destiné à prouver que les nègres d'Haïti descendaient des croisés de Saint-Jean d'Acre, ne prêtait qu'une attention distraite aux allures de sa femme. Une fois par semaine il la montrait à ses amis comme l'on fait admirer une commode Louis XV achetée d'occasion, puis il la rentrait dans son étui, c'est-à-dire une petite chambre tendue en liberty orange avec sur les murs quelques gravures au burin reproduisant la table de multiplication à travers les âges.

Isabeau, la bonne, lui servait de femme de chambre. Après une huitaine de jours que l'on eût pu nommer la semaine des dupes, tout le monde finit par découvrir que la pauvre chose était sourde et muette et qu'il fallait avoir pitié d'elle pour cette double infirmité, qui la classait parmi les objets de tout repos.

— « Si celle-là cancane chez les fournis-

seurs, je veux bien être cornard », disait Turnlop avec jovialité.

Et sa femme riait en ayant l'air de supposer qu'elle ne demandait pas mieux, et Paul riait en ayant l'air d'affirmer qu'il n'y voyait aucun inconvénient, et tout le monde était très heureux, du seul fait d'un souhait banal et totalement déplacé dans la bouche d'un nègre savant.

Cependant qu'Isabeau, la servante muette, empilait les raviers bretons sur les assiettes à soupe pour desservir la table, Paul lança un coup d'œil mutin à sa tante, celle-ci lui en lança un autre; les deux coups d'œil se rencontrant il y eut un petit choc et chacun des deux jeunes gens sentit son cœur se transformer en boîte à musique.

Au dessert, Paul décrocha le banjo familial et tout en tambourinant des marches militaires sur la peau de l'instrument il siffla cet air en regardant Lucy :

You are my baby
You are my lady
You are my honey!

Et cela en disait très long, d'autant plus

que l'oncle Turnlop ne comprenait pas l'anglais prononcé à l'américaine.

Lucy fermait ses yeux comme une chatte au soleil et le Corbeau Blanc dormait, l'*Ethique* de Baruch Spinoza sur ses genoux.

C'était son livre favori; il en agrémentait la lecture légèrement aride en introduisant entre chaque signe de ponctuation les mots *par devant* et *par derrière*, l'un succédant à l'autre. Cela rajeunissait le texte et quand l'oncle Thomas lisait l'*Ethique* en famille, en appliquant ce procédé qu'il n'avait d'ailleurs pas inventé, Lucy ne manquait jamais de se trouver mal à force de rire, puis elle regardait Paul en devenant toute rouge.

Le procédé de Thomas Turnlop donnait à peu près ce résultat en prenant par exemple le théorème XXXIII.

« Lorsque nous aimons une chose qui nous
« est semblable (par devant) nous nous effor-
« çons (par derrière), autant qu'il nous est
« possible (par devant) de faire qu'elle nous
« aime en retour (par derrière). »

Les démonstrations suivaient dans le mê-

me goût et ma foi les heures tournaient au tic tac de l'horloge franc-comtoise, et quand on entendait dehors claquer sur le pavé les sabots du voisin, et que le petit poêle devenait rouge de rage et de méchanceté, le Corbeau Blanc, Lucy et Paul abandonnaient la lecture du livre pour rendre grâce au Seigneur de leur avoir donné le sens du confortable et le moyen de s'en servir.

Un jeudi que l'oncle Turnlop s'en était allé percer des trous dans le plancher de son grenier pour y planter des radis, Paul Choux, préoccupé par l'amour, se trouva en tête à tête avec Lucy Turnlop, ce qui l'embarrassa au-delà de toute expression.

— « Ma tante?... commença-t-il. »

L'œil de Lucy l'avertit à temps que le terrain pouvait devenir dangereux, il reprit sur le même ton : « Ma chère Lucy... »

— « Non, riposta Lucy avec vivacité, je vous connais Paul, je ne sais pas ce que vous voulez me dire, mais je sais très bien que vous ne vous en tirerez jamais. Ecrivez-moi plutôt! c'est cela, écrivez-moi et mettez un timbre pour la réponse, n'est-ce pas... en-

tendu, soyez bien gentil, ne vous cognez pas dans la porte, là ça y est! »

Le jeune Choux poussé par les mains potelées de son idole remonta dans sa chambre, prit une feuille de papier puis écrivit à Lucy ce qu'il pensait d'elle, pour le présent et pour l'avenir, avec la quantité exacte d'amour dont il pouvait disposer.

Ainsi une correspondance s'échangea entre les deux jeunes gens, Paul mettant toujours le timbre pour la réponse, car Lucy paraissait y tenir beaucoup.

La maligne avait trouvé cet ingénieux système. « De cette façon, écrivait-elle à Choux Paul, le Corbeau Blanc ne peut pas nous surprendre, nous sommes parés, mon cher amour, je n'ai aucune crainte des foudres conjugales, nous avons un paratonnerre sur la tête ».

Cette combinaison était en elle-même excellente. Le malheur s'en mêla cependant pour cette raison que les lettres adressées à Lucy par Paul portaient toutes sur leur enveloppe l'adresse suivante :

Madame Lucy TURNLOP

Grande Rue

TRUCHEBŒUF.

L'oncle décachetait toute la correspondance de sa femme, il fut donc un des premiers au courant de son infortune conjugale. La première lettre qu'il lut ne lui laissa aucun doute. Voici ce que son neveu écrivait :

« Ma chaír Lucy,

« Quand le Corbô Blan ora mi lé vouèl,
« pour Aïti, vou pouré m'ouvrir la paurte
« de votre chambre, jé une clé de bouâte à
« sardines qui feura le faire pour sept au-
« fils.

« Délor vou seré comme si c'était ma fâme
«devan Dieu.

Paul Choux.

Thomas Turnlop réfléchit pendant une demi-journée tout en corrigeant les fautes d'orthographe dont le séducteur avait émaillé sa lettre, puis il prit le sage parti de remet-

tre le billet doux sous une autre enveloppe après avoir calqué l'écriture du greluchon.

— « Il ne faut pas de scandale dans la maison d'un vice-consul » conclut-il en allant porter la lettre à la poste.

De ce jour il ne décacheta plus les poulets adressés à Lucy. Il ne laissa rien transparaître de sa grande douleur de diplomate vexé, et se contenta de gifler le plus souvent possible l'astucieux Paul, puisque ses droits de tuteur le lui permettaient.

* * *

Comme tous les hommes qui ont franchi les limites de la terre ferme Thomas Turnlop regrettait les pays libres où sa jeunesse s'était écoulée.

Bien qu'une nouvelle apparition de Jean Mac Guldy ne fût pas considérée par lui comme celle d'un ange aux ailes d'or, il y avait certains jours de cafard où Turnlop aimait à se rappeler la boue fétide de Hong-Kong, et les petites maisons chinoises entassées les unes sur les autres comme des boîtes d'allumettes vides sur un tas d'ordures.

Haïti, ses palmes, ses rhodendrons, ses lauriers-roses, et toute l'industrie d'un gouvernement surnègre, lui laissait également, avec le recul du temps, un souvenir de gaîté calme, de quiétude chaude et d'amour avec des grandes ladies noires.

Quelquefois l'oncle devenait gris, de ce gris plombé que prennent les hommes de couleur quand ils pâlissent : c'était comme

une odeur de briques chaudes, de bergamote, d'huile et d'ail, qui lui montait au nez, tout cela mélangé avec le parfum des roses et des œillets dont toute la campagne étincelait comme vêtue de soie pourpre, mauve et blanche.

Alors ces jours-là, le cafard des Océans lointains le travaillait en pleine tête comme un charançon dans une noix; il courait par toute la maison, plongeait le nez dans l'huile où les poissons d'argent se transformaient en poissons d'or par le miracle du feu et de la farine, de là il errait vers le chou écarlate des roses encadrant la porte du cottage, prenait un revolver, tirait les cinq balles en l'air et les rattrapait avec la bouche les unes après les autres, quand elles retombaient.

Clopute, le garçon d'écurie qui suivait tout ce manège en roulant une cigarette entre ses doigts sales, disait avec une surprise discrète : « Il est marteau. »

Eh non, c'était le remugle de la boîte aux souvenirs qui prenait Turnlop à la gorge et au nez comme une poussière de poivre.

C'était le grand désir de la fuite éperdue, quand bien même le chemin pour atteindre le pays des femmes de couleur eût été un long tuyau, un tuyau long de milliers et de milliers de kilomètres,un tuyau qu'il eût mis sept ans à parcourir sans respirer et dans l'angoisse, pour le trouver hermétiquement bouché à l'autre bout, ainsi qu'il en advient lorsque la cause du désir dépasse la portée des yeux d'un homme.

Turnlop ce soir-là dormit comme une brute et dans la matinée du jour suivant il ouvrit la fenêtre, fit taire les oiseaux de son jardin en les enfermant chacun dans une bouteille vide et déballa sur le billard ses armes : un Martini, deux Colt et une carabine Winchester à canon feutré pour tirer sans bruit.

Lucy et Paul qui guettaient derrière la porte ne se tenaient plus de joie tout en affectant devant Turnlop une tristesse discrète mais indiscutable.

— « Il va partir pour Haïti! vite un baiser, Paul. »

Lucy tendait sa bouche. Paul lui don-

nait un baiser et Lucy disait : Tiens c'est le même que l'autre jour, tu devrais laisser tous les matins ta bouche ouverte à la fenêtre, car celui-là sent encore le bouchon! »

Paul promettait et l'oncle rangeait ses armes et Lucy chantait en sifflant dans ses doigts comme un voyou des quais à maillot cerclé rouge et noir.

Le départ de l'oncle considéré comme imminent enguirlandait la maison avec les fleurs en papier d'une joie hypocrite.

Ce fut donc le cœur gonflé d'allégresse que Lucy et Paul se rendirent derrière Clopute dans le cabinet de travail de Turnlop qui désirait leur communiquer quelque chose, une nouvelle ou un ordre.

— « Sûrement son départ » affirma Lucy.

— « Ah vous voilà, bonjour, dit l'oncle sans lever les yeux, je suis bien content de vous voir. Maintenant Paul tu seras très gentil d'aller jusqu'à Haïti me chercher ma provision de tabac. Je ne peux pas fumer autre chose, il me faut mon tabac d'Haïti; d'autant plus qu'il fait beau cette petite course te distraira, va mettre ta casquette. »

Il les congédia d'un geste et Lucy, Paul et Clopute, littéralement étonnés par l'infernale astuce du vieux, se pressaient comme des moutons tondus, incapables de prononcer le moindre mot.

Quand je party de men village,
Pour l'aller vais
J'estais vestu de pied en cappe
Comme un Englais.

(Recueil des plus belles chansons des Comédiens françois.)

CHAPITRE II

QUAND Paul Choux se trouva seul dans sa chambre, il se laissa choir sur un fauteuil, dans un état voisin de la prostration la plus complète.

Cet ordre d'aller chercher du tabac à Haïti détruisait tout son bonheur d'un seul coup; c'était ignoble à considérer et plus il s'enfonçait dans les détails de cette sinistre avanie, plus il se rendait compte que le vieux Turnlop devait être au courant de la duplicité de sa femme et de son neveu.

Paul se souvint par le menu des paroles aigres-douces de Lucy au sujet de plusieurs lettres d'amour dans lesquelles la jeune femme n'avait pas trouvé le timbre pour répondre.

Evidemment, le Corbeau Blanc ouvrait

les enveloppes et s'appropriait les dix centimes en manière de vengeance.

Plus notre Paul approfondissait cette idée, moins il doutait du fait. Et comment eût-il pu conserver de l'espoir maintenant qu'il se rappelait certain dimanche où Lucy folle de rage lui avait reproché d'avoir collé dans la lettre qu'il lui écrivait un timbre oblitéré, datant du deuxième empire français.

— « Enfin, soupira le malheureux garçon, puisqu'il le faut, allons chercher ce tabac; si je peux gratter quelques sous sur le voyage ce sera pour acheter un chapeau à Lucy. »

Celle-ci était allée rejoindre son mari et commençait tout doucement à débiner Paul : « Ce petit a besoin d'air, disait-elle, sa croissance exige de l'exercice, autrement il se repliera sur lui-même et deviendra comme un télescope et puis, j'ose le dire, les assiduités de Paul me gênaient beaucoup. Je ne voulais pas me plaindre, Thomas, pour ne pas vous ennuyer, mais il ne cachait plus ses vices, il les avait tous d'ailleurs depuis le vice à tête plate jusqu'au vice d'Archimède, qui est un vice sans queue ni

tête. Je vous remercie d'avoir pensé à moi en l'envoyant à Haïti. »

— « Offrez-lui votre gracieux concours pour préparer ses bagages » répondit Turnlop en se dandinant devant la cheminée, les mains au ventre dans les poches de son pantalon.

Lucy s'éclipsa, grimpa dans la chambre de Paul, qui mélancoliquement perché sur une chaise descendait d'un placard oublié ses valises couvertes de poussière.

Elle n'eut pas le temps de s'asseoir et tout de suite en raconta sans bredouiller : « Je viens de voir le vieux, qu'est-ce que je lui ai raconté, mon petit, je lui ai demandé s'il était fou et s'il avait bien le droit de t'envoyer à Haïti,tout seul.» — « Laissez-moi, Madame! » qu'il m'a répondu, alors je lui ai dit — votre cœur, monsieur est aussi noir que votre figure, j'allais pleurer, mais je me suis retenue à temps, tu comprends il ne faut pas qu'il ait des soupçons! »

— « Tu es bien gentille, Lucy » déclara Paul, « mais ça ne change rien à l'histoire :

voilà sept chemises, des faux cols, etc. etc.... ah je voudrais déjà être arrivé ».

Ils empilèrent le linge et les vêtements dans une malle en liège pour flotter sur l'eau en cas d'accident, puis dans une caisse, les fusils de l'oncle furent soigneusement rangés avec de la naphtaline pour empêcher les vers de les ronger.

Au dîner les bagages étaient bouclés, cloués, étiquetés.

— « As-tu tout ce qu'il te faut, demanda Turnlop à son neveu.

— Oui mon oncle.

— As-tu des livres pour lire en route? »

— Non mon oncle.

— « Ah! » se contenta de répondre le Corbeau Blanc avec une légère teinte de mélancolie dans la voix, puis après un silence: « Je ne connais rien à la jeunesse d'aujourd'hui; vos sports, jeunes gens, tuent l'amour des belles-lettres. A mon époque, au temps où je voyageais sur les mers de Chine et d'ailleurs, nous passions moi et les autres passagers de longues heures à lire tout ce qui se trouvait à notre portée.

C'est peut-être la seule chose que l'on puisse reprocher aux grands voyages à travers les Océans, il n'y a rien à lire autour de soi, et ceci est une infériorité sur les voyages en chemin de fer qui sont agrémentés par des paysages servant de cadres aux affiches-réclames les plus luxueuses et les plus colossales dues à l'imagination des hommes. Là, un garçon éveillé en apprend plus sur le meilleur savon, la meilleure bicyclette, la meilleure lampe, les meilleures conserves alimentaires, le meilleur apéritif que dans les œuvres complètes de Monseigneur Bossuet, évêque de Meaux. En mer il faut se rebattre sur soi, par conséquent emporter des livres comme je le fis en allant à Colombo, la prémière fois en 1887 et mieux encore la deuxième fois en 1893 où j'avais pris la précaution de rouler un poète dans mes bagages avec les parapluies et deux cannes de golf appelées clubs.

« Résultat? On s'instruit plus en chemin de fer qu'en bateau et mon plus grand souci, en t'envoyant à Port-au-Prince, est de te

confier inactif et indolent aux hasards d'une traversée monotone. »

L'oncle s'arrêta, plongea un gros morceau de sucre dans un verre de whisky, l'imbiba d'alcool en le tenant entre ses doigts et l'avala au nez de sa femme, disant : « Voilà un phénomène de capillarité. »

C'était ainsi qu'il ne négligeait aucune occasion d'instruire ses proches et ceux-ci le lui rendaient bien en ne l'écoutant jamais.

Quand l'oncle eut mâché son bout de sucre il se leva et sortit. Sa femme et son neveu le suivirent et s'arrêtèrent avec lui devant les bagages que l'on empilait sur une brouette dont Clopute avec sa casquette plate semblait le capitaine.

L'oncle fouilla dans la poche intérieure de son veston de chasse et tira son portefeuille.

— « Voici, mon garçon, l'argent de ton voyage, plus dix francs pour mon tabac dont le paquet coûte à Haïti sept francs cinquante. J'ai jugé inutile de te donner de l'argent de poche, pour la double raison que naïf comme je te connais, tu le laisserais prendre et que débrouillard, comme l'histoire des

chameaux-transports me l'a prouvé, tu ne seras pas embarrassé pour en trouver. Maintenant, cher boy, adieu et ne flâne pas en route; c'est inutile d'embrasser ta tante puisque tu dois revenir. A Port-au-Prince tu présenteras mes respects au général Grog; tu lui remettras cette lettre, très précieuse pour toi en ce sens qu'elle t'ouvrira tous les salons d'Haïti. Adieu. — Ah, une dernière recommandation : Ferme soigneusement derrière toi la porte du bateau, car si elle venait à s'ouvrir en pleine marche tu pourrais tomber et te faire beaucoup de mal en te noyant. »

Sur cette dernière recommandation, le Corbeau Blanc et sa femme rentrèrent dans la villa et tandis qu'ils fermaient les volets, la nuit commençant déjà à poindre, Paul suivit vers la gare la brouette que Clopute dirigeait dans le chemin creux avec une dignité inutile mais cependant aisée.

***

Avant de prendre son billet pour le paquebot qui devait l'emmener vers l'Amérique, Paul Choux alla rôder dans les bars soigneusement cachés aux yeux des familles en de petites rues obscures mais sales.

L'une d'elles, plus sombres que les autres, attira le jeune homme. Des femmes en corsage jaune clair, vert pâle, rose tendre se dressaient dans l'encadrement des portes; c'était dans toute la ruelle noire sous un ciel de velours bleu foncé, comme des lanternes vénitiennes de 14 Juillet.

Des soutiers nègres, descendus d'un croiseur américain bêlaient en argot des sentimentalités générales; les phonographes répondaient aux pianos mécaniques et les filles jetaient des cris qui déchiraient l'air comme des éclairs de chaleur.

Paul Choux entra au « *Royal Bar* », dont il n'eut qu'à pousser la petite porte à claire-voie. Des vociférations l'accueillirent et un matelot-torpilleur croyant lancer son béret

lança en l'air un couvercle de water-closet dont il s'était coiffé par erreur. Aux yeux de tous il se fit beaucoup de mal, mais il fut le premier à se demander pardon, avec un sourire raide qui indiquait le peu de succès dont cette plaisanterie jouissait à ses propres yeux.

Ce bar, *le Royal*, portait en guise de suspension un énorme poisson volant desséché par l'abus de tabac auquel les consommateurs se livraient journellement dans cette pièce. Une petite caisse dissimulait la patronne et le phonographe derrière la plante verte en papier; les murs s'ornaient de quatre lithographies : un Derby en 1827, le portrait du Gallois Joë, international de rugby, une réclame de whisky et le portrait du roi Edouard en bébé écossais.

Les tables rangées de chaque côté le long des murs laissaient un couloir libre, où Tilly, la barmaid blonde et facile, dansait le cake-walk en s'arrêtant de temps à autre pour prendre une cerise à l'eau-de-vie dans le verre d'un Danois blond, plein comme un

tube de couleur et tranquille comme un tabouret.

Paul s'assit à côté d'un vieux monsieur rasé, portant une casquette de marine et un foulard jaune d'or autour du cou. Il fumait une courte pipe et sirotait un verre d'advokaat avec beaucoup de facilité.

Le vieil homme jeta un coup d'œil sur Paul et lui dit en bourrant sa pipe de gros tabac hollandais et en désignant Tilly d'un geste de son menton usé comme un talon de sabot.

— « Danse bien! monsieur.

— « Oui monsieur.

— « Ferait de jolies choses, pieds nus sur une plaque de fer chauffée à blanc.

— « Oui, monsieur. »

— « Beaucoup plus jolie que les ruines de Pompéi et le Vésuve aussi! »

C'est ainsi que la conversation s'engagea. Le vieux Hollandais, c'en était un, s'appelait Pieter Decorbus; il commandait un charbonnier, chargé de fagots de bûchettes résineuses pour rallumer un volcan mexicain éteint

depuis plusieurs années, par un courant d'air.

— « Connaissez la boxe ? » dit le capitaine.

— « Beaucoup, j'étais champion de poids légers.

— « Bien! voulez-vous jouer votre traversée en vingt rounds?

— « Volontiers, avez-vous un arbitre?

— « Pas besoin, il nous volerait. Suivez-moi. »

Le capitaine et Paul se levèrent, traversèrent l'allée centrale entre les tables et la patronne les introduisit dans une petite pièce meublée d'un billard pouvant servir de divan.

— « Well! » dit le capitaine, « on joue la traversée » et il retira sa veste restant en bras de chemise.

Paul qui était certain de gagner enleva son veston de chasse et se mit en garde.

— « Comme je suis le plus âgé, déclara Pieter Decorbus, je servirai d'arbitre; quand je crierai « assez » d'un commun accord le combat s'arrêtera. »

Ils prirent leur garde; Paul essaya quel-

ques crochets et reçut un coup de poing en plein sur le nez.

— « Assez! » cria le capitaine.

On se remit en garde.

— « Go on! »

Paul risqua plusieurs coups choisis et allait placer un « direct » foudroyant quand le capitaine cria : « Assez! »

On se remit en garde et le combat recommença âpre et silencieux tandis que le nez de Paul prenait de plus en plus les apparences d'une prune éclatée par la chaleur.

Decorbus profita d'une défaillance du jeune homme et lui lança ses deux poings dans la figure : un sur chaque œil.

— Assez! cria-t-il au moment où Paul tenait sa riposte prête.

Pendant une heure le match se poursuivit ainsi, le capitaine criant toujours : Assez! dès que Paul avait reçu un gnon, ou dès qu'il avait seulement l'air d'avoir l'intention d'en coller un.

La figure martelée comme un cuivre d'art, le jeune Choux fut donc déclaré vaincu et il dut verser au capitaine Pieter Decorbus, l'ar-

gent que l'oncle lui avait remis pour son voyage.

— « Ça va, dit l'autre en comptant, maintenant jeune homme vous êtes ancré ici comme un ponton? »

— !!!!!

— « Allons, il ne faut pas vous faire de bile, je vous emmène sur mon bateau; il y aura toujours une place à bord. Venez me prendre demain ici, je vous embarquerai. »

Il pirouetta sur ses talons et sortit du *Royal Bar* avec la mine satisfaite d'un homme qui n'a pas perdu sa soirée.

***

Sur le quai, parmi les grues 7, 8 et 9 le *'T brandt* avec le capitaine Pieter Decorbus et le jeune Choux sur la passerelle de commandement, remontait ses ancres avant de faire un évitage délicat entre les charbonniers noirs et rouges et les remorqueurs de haute mer accrochés aux quais comme de mauvais bull dogs en bois.

L'air retentissait des coups de sifflet des maîtres modulés en trilles, en roucoulades, en tyroliennes, qui se terminaient brusquement sur une note plus aiguë, deux ou trois fois répétée.

Des commandements s'échangeaient, en français, en allemand, en anglais, en flamand et des injures, des malédictions en un tas de langues vivantes. Dominant les voix, on percevait le doux cr... cr... cr... des monte-charge au bout desquels beuglaient des veaux embarqués de force pour l'approvisionnement du bord.

Et dans ce cafouillage de langues, de races,

de couleurs, de suie, de charbon, d'écorces de bananes, de pelures d'orange, de caisses de bois défoncées, de paille, se hâtaient des dames en cache-poussière, heurtant leurs hauts talons dans les cordages, précédées de garçons d'hôtel, de stewards, bousculées par les dockers, sous l'œil indifférent d'un douanier ceinturonné de cuir fauve, le revolver dans l'étui et la roupie au nez.

Le *'T brandt* beugla, siffla, avec des gargouillements dans la voix, prit du ton, de l'assurance, de l'ampleur et se tourna avec la grâce d'un éléphant dans une cage à serin, le pilote en « suroît » tenant la barre.

Le capitaine Decorbus dégringola alors de la chambre des cartes pour se rendre dans sa cabine, histoire de fumer une grande pipe de Gouda et de boire dans un verre imité des tulipes nationales, un excellent curaçao réchauffant le ventre comme de l'or fondu dans du sucre.

Choux s'était entendu avec Decorbus et celui-ci le prenait à son bord en qualité de médecin.

— « Ai eu un médecin, dit-il, toutes ses

études faites à Salamanque, avait passé tous ses examens avec succès, n'a pas pu passer l'équateur, est mort d'un coup de sang en jouant les as au zanzibar... vous le remplacerez,.. la boîte à poisons est encore là, les instruments de chirurgie aussi, m'en ferez un reçu. »

Médecin! la situation n'était pas sans effrayer Choux qui était dominé par une horreur instinctive des responsabilités. « Si j'allais empoisonner un type, pensait-il, ce serait ridicule à tous les points de vue. » Il fit part de ses appréhensions à Decorbus et celui-ci le calma aussitôt : « Aucun danger pour ce qui concerne l'erreur, le médecin à bord doit essayer sur lui : potions, remèdes et tout. Pas de malentendus possibles, lui d'abord, le malade après, très heureuse idée à moi, excellent système. »

Embarquer sur le '*T brandt* en qualité de médecin était la seule chance qui puisse permettre à Paul d'aller à Haïti s'occuper des commissions de l'oncle, il accepta donc l'offre du capitaine Pieter Decorbus et celui-ci le présenta incontinent à son second que l'on

nommait Jacobus Truda, de Volendam, dans le Zuiderzee.

Ce Jacobus Truda se croyait possédé par un démon qu'il appelait Maulubec et conseillé par un prêtre d'Amsterdam il cherchait la combinaison la plus propre à faire déguerpir l'intrus.

Il s'en remit au jugement de Paul : « Ce démon me ronge le foie. Ai-je intérêt à ce qu'il me bouleverse le mobilier de l'intérieur comme une Flamande un jour de grand nettoyage? Non. Ai-je intérêt à l'expulser? Là il regarda Paul d'un air finaud. « Oui, et pour cette raison que je lui réclamerai les termes en sortant, voilà dix-sept ans, mon camarade, qu'il loge chez moi, en moi-même, sans payer un sou... il faudra que je vous consulte là-dessus... Nom d'une pipe! Claes, deux degrés à droite, tu vas nous f.... dans les torpilleurs de Dunkerque » : Ceci s'adressait à l'homme de la barre.

Lorsque Jacobus Truda eut regagné sa cabine en compagnie de l'officier mécanicien Mac Doë, Paul se rendit à la recherche du capitaine pour lui confier entre deux portes

qu'à son avis le second était devenu subitement fou.

Le capitaine n'était pas dans sa cabine, mais Paul le rencontra à l'arrière appuyé contre le grand mât, ordonnant à un matelot de pont de coudre des galons de quartier-maître sur les manches à air entourant la cheminée.

La façon dont tout le monde se conduisait sur le bateau n'était pas pour étonner Paul Choux qui avait été élevé par le Corbeau Blanc dans des idées larges, cependant en entendant l'ordre de Pieter Decorbus, il dut se cramponner aux rambardes pour ne pas s'aplatir de stupéfaction.

— « Capitaine, j'ai deux mots à vous dire.»

— « Allez, mon garçon! »

— « En vérité, le second est fou ! Il se plaint d'être possédé par le Maulubec, et veut à toute fin le faire expulser, lui réclamer une quantité prodigieuse de termes et le contraindre à payer les dégâts qu'il a commis dans son intérieur. »

— « Frappez pas, Choux, vous frappez pas, c'est son cafard à lui! pas de votre compé-

tence, ferai expulser démon par huissier à Caracas ou à Corso-Castle ou ailleurs. »

Un peu soulagé par cette réponse qui mettait à couvert sa responsabilité, Paul se rendit dans sa cabine pour attendre les malades et donner ses consultations.

Un matelot se présenta, c'était un Gallois, autrefois employé comme mineur dans une équipe de football rugby. Il s'était engagé par amour désintéressé de tout ce qui porte sur la terre et dans le ciel le nom de ballon. Il travaillait à bord avec le steward pour payer son passage jusqu'à Cuba, peinait comme un bœuf à laver la vaisselle et tout cela dans le but de délivrer un ballon captif, dont il avait appris l'existence quelque part vers Cuba ou la Havane.

Très religieux à ses moments perdus, connaissant la Bible à peu près par cœur, il servait de chapelain à l'équipage qui le respectait relativement, par rapport à son emploi officiel.

Devant Paul Choux, il retira sa casquette de drap bleu et baissa ses yeux, avec la coquetterie d'une petite femme éplorée qui

essuie ses larmes du coin de sa jupe et la baisse vivement en s'apercevant qu'elle n'est point seule.

— « Qu'est-ce que c'est? interrogea Paul Choux.

— « C'est la fièvre, monsieur le médecin.

— « La fièvre, ah, ah, ah, la fièvre! »

Ce mot ne lui fournissant aucune explication, Paul chercha dans un dictionnnaire de médecine populaire le mot fièvre.

— « Bien, mon ami, je vois votre cas comme si vous étiez en verre et où se tient cette fièvre? »

Le Gallois s'enveloppa le corps d'un geste de la main qui signifie dans toutes les langues : « J'ai mal partout ».

— « Mais qu'est-ce qui vous gêne plus particulièrement. »

Le Gallois tira la langue, une langue énorme, musclée comme une limace géante et chargée comme un tombereau de pierres meulières.

— « C'est là que se tient la fièvre, pensa Paul, allons-y carrément, comme dans le texte. »

Il fouilla dans sa trousse sortit un couteau à découper des rosbifs, et prenant la langue du matelot entre le pouce et l'index il la lui coupa proprement au ras des amygdales.

— « Hein, qu'est-ce que vous en dites? Vous voyez ce n'était rien, seulement il fallait que ça soit pris à temps, autrement je ne répondais pas de vous. Mettez-vous bien dans la tête une fois pour toutes qu'une fièvre doit toujours être coupée. Si vous aviez eu la fièvre partout, je me serais vu dans la nécessité de vous couper en quatre. Félicitez-vous d'avoir pu me montrer le siège du mal, ce qui a évité du travail inutile. Adieu, mon garçon, n'ayez pas peur de me déranger si vous vous sentez indisposé, il vaut mieux prévenir le mal que de l'attendre. »

Le Gallois disparut et depuis ce jour-là personne ne fut malade à bord du *'T brandt.*

Le capitaine Decorbus, enchanté de ce résultat, déclara à qui voulait l'entendre sur la passerelle de commandement qu'il serait heureux d'être le père d'une gracieuse fille pour la donner en mariage au remarquable Paul. N'ayant pas de fille à lui, il lui promit

celle de son second, une jolie fillette, rose et blanche, avec un serre-tête en or sous son bonnet, selon la mode des filles de Domburg en Zélande.

Comme le capitaine Pieter Decorbus finissait de se monter la tête sur le mariage de Mijcke — c'était le nom de la petite Truda — on entendit une voix atroce, gargouillante comme celle d'un ténor qui chanterait son grand air en se rinçant la gorge.

— « Quelle est cette voix? » demanda Paul Choux plus inquiet qu'il ne voulait le laisser paraître.

— « Santa Claus! hurla le skipper, c'est une voie d'eau... dans les machines. » Il prit son porte-voix.

— « Hello! Hello...! »

Il écouta la réponse et sa figure descendit du garance pourpre qui en faisait la parure habituelle, au blanc fade d'un mouchoir lessivé pendant un quart de siècle.

« Pas de pompes! » déclara le capitaine d'une voix blanche.

Le second grimpait sur la passerelle.

— « Truda, cria Decorbus, mettez tout le

monde aux chalumeaux, le steward doit en avoir dans sa cambuse. Il n'y a pas de temps à perdre! »

Truda siffla les deux bordées sur le pont, et le steward se hâta de distribuer à chacun des chalumeaux, c'est-à-dire les pailles qui servaient en temps normal à l'absorption des boissons glacées.

Chacun se vissa une extrémité du chalumeau dans la bouche, l'autre extrémité plongeant dans l'eau qui déjà envahissait la chaufferie.

C'était un spectacle curieux et d'une activité angoissante : joues gonflées recrachant l'eau dans la mer, lèvres arrondies dans la suprême succion du désespoir.

Cependant malgré les trente-cinq matelots transformés en pompes aspirantes et foulantes, l'eau montait de plus en plus, et bientôt il parut urgent de laisser les chalumeaux à leur sort et de descendre les baleinières de leurs pistolets.

La mer était d'ailleurs d'un calme ridicule. Bleue, avec des fonds mauves et verts, elle s'ourlait dans la direction de l'Est, d'une

ligne rose et blanche. C'était Caracas et le salut pour tous.

La première baleinière armée fut mise à l'eau en un clin d'œil, puis une deuxième, puis une troisième, et les youyous suivirent, avec, pour terminer le défilé, un dernier canot dans lequel prirent place le capitaine, le second, l'officier mécanicien et Choux le médecin du bord.

— « Tirez ferme les gars, sans cela nous allons être pris dans le tourbillon du navire quand il s'enfoncera. »

Les hommes répondirent au capitaine en tirant ferme sur les avirons et bientôt le *'T brandt* piqua du nez, hésita, et finit par disparaître dans les profondeurs de la mer, en produisant le glouglou sinistre d'une bouteille vide qu'on enfonce dans l'eau.

Personne ne riait. Le capitaine Decorbus à lui seul aurait découragé toute idée de plaisanterie.Le digne Hollandais voyait comme dans un rêve l'accueil de ses armateurs quand il leur présenterait le rapport détaillé du naufrage.

— « Accident stupide, pas de motif, mystère. Votre avis Truda? »

— « C'est un tour du démon le plus fin, répondit le lieutenant en ébauchant le signe de la croix, aussi vrai que je suis Jacobus, aussi vrai j'étais sûr que le malheur nous guettait. Nous étions vernis depuis le départ et maintenant nous sommes bons comme la salade. C'est une grande manifestation de la Force qui pèse sur nous. Il y a plus de mystère entre le ciel et l'eau que nous ne pouvons l'expliquer! »

Un remorqueur sortait du port de Caracas, venant à la rencontre des naufragés. Un quart d'heure plus tard tout l'équipage se trouvait à son bord, et le capitaine Decorbus, commençait son compte rendu.

« Par 18° degrés de longitude et 27° de
« latitude, c'est-à-dire entre la Vera Cruz et
« Caracas, ou plus exactement entre l'Eu-
« rope et l'Amérique centrale, etc., etc... »

***

Quand Paul Choux eut touché du pied les belles pierres plates des quais de Caracas, il poussa un soupir de soulagement profondément sincère.

Les étonnantes combinaisons du capitaine Decorbus, les idées rares du lieutenant Truda et le poste de médecin qu'il occupait, tout cela commençait à lui tourner salement sur le cœur.

Et puis, il faut le dire à la louange de Choux, il ne perdait pas de vue le but de son voyage : rapporter à son oncle le tabac d'Haïti, ce tabac d'Haïti que le Corbeau Blanc devait attendre avec patience, là-bas dans la jolie villa de Truchebœuf.

L'espoir d'un retour triomphal, avec la guirlande des bras ronds de Lucy autour du cou, lui donna le courage et l'astuce nécessaires pour persévérer dans sa tâche.

Il fallait atteindre Haïti au plus tôt et, le tabac acheté, rentrer en France par les moyens les plus rapides.

Le problème se compliquait en ce sens que Paul ne possédait sur lui que la somme strictement nécessaire pour l'achat du tabac.

Tout en méditant, il errait mélancoliquement sur la promenade, dans les allées bordées de cactus et d'agaves, cherchant une occasion quelconque avec la ferme volontée de la saisir par les cheveux.

Une foule plus ou moins pittoresque — des hommes en pantalon de treillis et en maillots diversement rayés de couleurs vives, quelques mulâtresses vêtues de soie et de trous, des enfants et plusieurs soldats en bras de chemise — entourait une estrade composée de deux tréteaux et d'une planche assujettie en travers.

Paul Choux s'approcha, quêtant la cause de ce rassemblement. Il aperçut sur l'estrade un grand nègre coiffé d'une casquette de la marine anglaise et portant un uniforme de toile blanche. A côté de lui, un plus petit nègre habillé en matelot anglais se tenait au garde-à-vous, à proximité d'un énorme gong en bronze.

Le grand nègre distribuait des numéros

imprimés sur des bouts de carton et bonimentait les spectateurs dans un argot spécial qui tenait une place honorable entre l'anglais de la Jamaïque et l'espagnol du Guatemala.

Dans la foule une voix timide s'éleva : « Je demande le numéro dix. »

Le grand nègre fit passer un carton à l'amateur puis plongeant la main dans un pot-au-feu hors d'usage il en sortit triomphalement un morceau de papier blanc portant le chiffre dix, également.

« Le numéro dix a gagné » affirma-t-il d'une voix de stentor.

Le petit nègre répéta d'une voix de fausset : « Le numéro dix a gagné! » et comme un énergumène frappa de toutes ses forces sur l'énorme gong.

Alors le grand nègre et le petit nègre, frappant toujours à tour de bras sur le gong, hurlèrent en chœur, en donnant les signes de la plus vive satisfaction.

« Monsieur a gagné! Il a gagné! Ah le veinard! Ah le bidard! ah le cornard! »

Le bruit cessa après quelques vibrations

assourdissantes et l'heureux gagnant courut s'asseoir dans une immense caisse en bois blanc.

La cérémonie continua avec d'autres numéros, le gong et les hurlements entrant en jeu. Les nouveaux élus s'en allaient rejoindre le premier en se congratulant sur leur veine insolente. Autant de numéros achetés autant de bons numéros.

Paul demanda à son voisin ce que ces gens fortunés pouvaient gagner à ce jeu de hasard.

— « C'est un racoleur pour la marine d'Haïti lui fut-il répondu; tous ceux dont le numéro sort du pot-au-feu, sont embarqués de droit sur un des vaisseaux de la marine militaire de la République! »

Une idée se présenta au cerveau de Choux. Il prit un numéro,le numéro sept et le grand nègre sortit du récipient le numéro sept, comme par hasard.

La chance le favorisait comme le firent savoir le gong, les hurlements et le leitmotiv : « Monsieur a gagné! il a gagné! Ah le veinard! ah le bidard! ah le cornard! »

Paul se rangea dans la caisse à côté des autres gagnants dont quelques-uns commençaient à regretter le prix de leur billet.

Quand le premier maître recruteur eut réuni deux douzaines d'heureux joueurs il mit un couvercle sur la caisse où ils étaient assis, et tranquillement s'en alla prendre des forces dans un petit bar où l'on débitait de l'alcool de mélasse parfumé au gingembre.

Le lendemain Paul Choux et une trentaine de jeunes nègres roulant de gros yeux blancs pleins de regrets, s'embarquaient sur un mauvais transport qui devait les conduire à Port-au-Prince, à la caserne Toussaint-Louverture, dépôt des équipages de la flotte haïtienne.

***

Quelques jours après son incorporation dans la marine militaire de la République, Paul Choux fut habillé par les soins du Gouvernement d'un uniforme de matelot rappelant à quelques détails près, celui de la marine militaire américaine.

L'uniforme revêtu, Paul Choux fut passé au brou de noix, pour qu'il n'y eût aucune différence entre lui et ses camarades. C'était au dire du capitaine d'armes un petit détail mais qui avait sa valeur dans une République noire.

Coloré comme une armoire en chêne, Paul Choux put se promener en ville et par ainsi s'acquitter de la mission dont l'oncle Turnlop l'avait chargé.

Il acheta sa provision de tabac, paya avec ses dix francs et se fit remettre la monnaie qu'il glissa précieusement dans la poche de son pantalon de toile à pattes d'éléphant.

Au bout de six mois de service à Port-au-

Prince il sut tout ce qu'un matelot peut savoir, concernant la garde devant la cabine de l'amiral, car on l'avait spécialisé dans ce service à cause de sa taille élancée.

L'amiral s'appelait Thémistocle Pion, c'était un grand ami du général Grog, l'ancien camarade du Corbeau Blanc.

Alcibiade Grog, qui briguait la présidence, n'était pas en ville; il parcourait la campagne pour recruter une armée de partisans, qui additionnés aux régiments sur la défection desquels il comptait, lui permettraient de réaliser un coup d'état à la Bonaparte et qui sait, de se considérer un jour comme le Napoléon des Antilles.

De ce fait, Paul ne put remettre la lettre de recommandation que l'oncle lui avait confiée, et ce fut pour le jeune homme un gros souci de plus, car il comptait sur cette lettre pour lâcher d'un cran définitif son prestigieux service de porte-parapluies à bord du navire amiral.

Un matin, cependant, la nouvelle se répandit dans les milieux demi-mondains de Port-au-Prince, que le torpilleur amiral, ac-

compagné de trois canonnières de deuxième classe à mécanique devait prendre la mer dans la semaine, pour commencer une longue croisière en Europe.

Paul se félicita. Certainement, il ferait partie de l'équipage et tout naturellement il regagnerait Le Havre aux frais de la République.

En effet, huit jours après la mise en circulation de cette nouvelle, les trois canonnières de l'amiral Pion, accompagnées de dix radeaux-torpilleurs, partaient cérémonieusement pour New-York, et naturellement, qui se tenait à la porte de l'amiral, en grande tenue et la hallebarde au poing : Paul Choux lui-même.

Sous les drapeaux de l'auguste Marie,
Jérôme et Jean s'en vont trouver Lambert.
Jésus, du haut de la Sainte Patrie,
Sur leurs succès a déjà l'œil ouvert.

L'Abbé J.-B. Dulaurens *(La Sainte Chandelle d'Arras)*.

CHAPITRE III

Au bout de la grande allée des tilleuls tondus militairement, l'oncle Turnlop guettait, comme un veilleur dans un beffroi, l'arrivée toujours possible de son neveu et des paquets de tabac dont il était porteur.

Depuis le départ de Paul Choux, la charmante Lucy se montrait avenante, voire caressante avec son mari, et le Corbeau Blanc mettait ce revirement subit dans les habitudes de la jeune femme sur le compte des mois en R.

Et pourtant une tristesse légère, maïs pénétrante comme une pluie d'octobre, transperçait l'oncle et tout le monde dans la villa. Et nulle courtepointe, nulle douillette, nul pyjama, fourrure, slip on, ou pardessus à

taille, ne paraissaient capables de protéger le cœur et les os contre cette humidité mélancolique.

Cette tristesse conjugale tenait à deux causes : pour Lucy, c'était la découverte pas autrement affolante qu'elle n'aimait pas Paul; pour Turnlop c'était la constatation pénible que sa femme avait l'air de l'aimer, et qu'ainsi il s'était peut-être permis d'envoyer son neveu un peu trop loin chercher du tabac.

Au bout de six mois de cette neurasthénie en partie double, il advint que Lucy se mit à haïr le jeune Choux à tour de bras, et l'oncle Thomas sentit qu'au souvenir de son neveu une larme perlait au bord de ses paupières.

Il recueillit cette larme, la fit monter en épingle de cravate, promettant de l'offrir au pauvre gosse quand il rentrerait avec le rouge au nez, le froid au cœur et des souliers dans quel état, bon Dieu!

Au centre de la cuisine normande, comme une pomme malade égarée parmi les coquemars et les cuivres rouges reflétant la vie

avec une habileté désuète, la pauvre servante sourde et muette tricotait des bas de football pour la jeunesse dorée du pays. C'était ses petits bénéfices, un petit truc bien à elle pour arrondir son magot de jeune fille sans avantages et qui lui permettrait d'acheter un trousseau complet pour le jour de son enterrement. Ce jour lui apparaissait comme fabuleux. N'ignorant rien de sa valeur plastique, elle aspirait après cette date; car c'était pour elle, après sa première communion, la seule occasion d'orner sa triste vie d'un peu de cette pompe banale, qui fait le charme des cérémonies officielles et des salles à manger Henri II.

Cependant, quelque chose de plus sinistre que cette mélancolie ambiante semblait peser sur les épaules de cette malheureuse Isabeau.

Un observateur plus attentif que ne l'était Clopute se serait aisément rendu compte qu'à certaines heures de la journée elle ouvrait la bouche comme un noyé qui voudrait appeler au secours. Pour cause, ce n'était qu'une tentative et la servante refermait sa bouche

aphone, avec le bruit douloureux d'un couvercle de malle se rabattant violemment alors qu'on a bras et tête engagés pour chercher un mouchoir rangé tout au fond.

C'était Clopute, le valet d'écurie, le meilleur ami et le seul confident d'Isabeau, puisqu'elle lui confiait quelquefois la queue de la poêle, quand madame à sa toilette, menait un tapage d'enfer, en hurlant après la bonne, avec des « ma pauvre fille », des « c'est inouï! » et des « où avez-vous été élevée? ».

En dehors de la situation qu'il occupait dans la vie d'Isabeau, Clopute soignait comme par le passé le petit poney, le jeune « Little Jean », dont Lucy usait aux beaux jours pour se promener dans les environs. La petite Mme Turnlop s'était mis en tête et avait fini par glisser à son mari qu'il serait bon de soutenir la candidature de Mme Moute qui se portait à la députation.

Mme Moute était la grande amie intime de Lucy. Elle l'avait connue dans un dîner de têtes présidé par le bourreau du chef-lieu d'arrondissement, et depuis ce jour les

deux femmes ne pouvaient vivre l'une sans l'autre. Léon Moute, le mari de Mme Moute, était un ancien administrateur colonial, croyait-on, et cette qualité lui valait d'être le compagnon de M. Turnlop, qui le humait et le tripotait précieusement comme un bibelot exotique de première nécessité.

— « Comprends-tu, déclara Lucy à son époux, il faut soutenir Madame Moute qui est ici la seule candidate. Si elle est élue, elle ira à Paris siéger à la Chambre des députés et je pourrai lui faire acheter le parapluie en mousseline que tu m'as promis. Je profiterai d'ailleurs de l'occasion pour lui donner ma fourrure de l'année dernière; quand elle aura été passée à la tondeuse, elle fera encore son effet l'année prochaine. »

Turnlop acquiesça et donna toute liberté à Lucy pour chauffer les populations rurales et laborieuses en vue de l'élection de Mme Moute.

Lucy, ravie de la gentillesse de son mari, mit ses gants et son chapeau pour annoncer la bonne nouvelle à Hélène Moute, qui d'ailleurs était une brune boulotte plus agréable

à tenir sur ses genoux que M. Poinçon le garde-champêtre de Truchebœuf, par exemple.

— « Le Corbeau Blanc est de mon avis, cria Lucy en battant des mains au nez d'Hélène. Il fournira l'argent. Je commencerai demain ta campagne électorale. Je me charge de tes affiches et de tout. Ah! ma chère petite, ce n'est pas le moment de babiller. J'ai vu Lecourt-Bouillon de la *Gazette de Truchebœuf;* il se met à notre disposition, pour la campagne de presse. Seulement, comprends-tu, il m'a dit, entre collègues quoi, qu'il te faudrait un enfant, ça paraît plus civique. Une femme qui n'a pas de bébé, c'est comme un homme qui n'a pas fait son service militaire. Fais-toi faire un bébé! »

— C'est que, dit Hélène, ce sont de gros frais. »

— « Bah, riposta Lucy, va trouver Lecourt-Bouillon, il te trouvera un type qui te le fera à crédit, que diantre, ton mari a de la surface, du répondant? »

— « C'est juste, ma chère, j'irai voir Lecourt-Bouillon. »

Pendant que les deux amies s'enfonçaient dans la tête les prolégomènes de la politique transcendantale, le facteur Cornebouille sonnait à la porte de la villa du Corbeau Blanc remettant à Clopute une lettre portant trois timbres de Ceylan avec le cachet de Colombo.

Clopute porta la lettre à sir Turnlop et celui-ci, tout tremblant d'émotion, l'ouvrit avec soin. C'était de son neveu Paul.

« Colombo le 7 avril 10..

« Mon cher oncle,

« Cé pour vou fair savouar que j'ai le taba.
« Je suis mateleau breveté dans la marine
« d'Aïti. Come jé de l'instruccion, je passe-
« rai midshipman au dépar de la classe. Ces
« chargé de taba, de la monai du taba que
« j'espère venir vous serré la main dans un
« tiroir en souvenir de mon enfance et de
« Madame Lucy. Je lui envoye en mémoire
« du povre solda a bord du « Cocotier » sur
« la terre étrangère une douzaine de torchon

« non ourlé qu'un arab m'a vendu pour « rien. Je jouin l'utile à l'agréable en vous « envoyant mon portrai en uniforme.

« Pensé encore au povre solda

« Paul Choux,
« mateleau breveté
« à bord du « Cocotier »
« en rade de Colombo. »

« P.-S. — Quand j'arriverai, je vous le « feurai savouar en sonnant à la porte de la « villa, sel qui donne sur la rue. »

— « Pauvre enfant, soupira l'oncle, pensivement. J'ai été dur pour lui. Maintenant le voilà à bord du *Cocotier* de la marine d'Haïti. Enfin, s'il veut persévérer! En tout cas, je vais écrire à son capitaine pour qu'il lui accorde un congé d'un an. J'ai besoin de mon tabac, et le drôle ne serait pas du tout incapable de garder la monnaie pour lui. »

Quand Lucy rentra tout essoufflée d'avoir couru la ville avec Hélène, Turnlop lui tendit la lettre d'Extrême-Orient.

— « C'est de mon neveu. »

— « Mon cher, ne me parlez jamais de ce jeune homme, son nom seul me rendrait malade. Permettez-moi de ne pas insister, mais je vous avertis que vous êtes beaucoup trop bon pour ce voyou ».

— « Lucy! »

— « Oui, brisons là sur ce sujet, mon cher... D'ailleurs, j'ai vu Mme Moute. C'est une affaire entendue avec Lecourt-Bouillon. Il se charge de la campagne de presse, à la condition que vous vous rendiez acquéreur de son journal. Moute serait facilement de moitié dans la combinaison.»

— « J'achèterai le journal! déclara Turnlop en secouant la cendre de sa pipe. Et pour ne pas l'oublier il fit un nœud à son mouchoir.

***

Neuf mois après cette conversation clandestine, Mme Moute fit tambouriner par le garde-champêtre, qu'elle venait de mettre au monde un joli bébé du sexe masculin.

Truchebœuf s'agita. La manœuvre de la candidate fut trouvée très habile même par la femme de Godouillot, le candidat de l'opposition.

Une réunion publique s'imposait.

Mme Turnlop se multiplia, loua le local, offrit des tournées de calvados dans les estaminets et contracta la fâcheuse habitude de terminer sa chopine d'eau-de-vie à la fin de chaque repas.

Moute et Turnlop, les maris, occupaient la situation effacée qu'ils devaient occuper dans la société future si la candidate du féminisme parvenait au but où tendaient ses désirs. L'un devait recevoir à la porte de la salle les cartes d'identité des électeurs et l'autre, c'est-à-dire Moute, devait frapper dans ses mains pour réclamer le silence.

Pour cette réunion de première importance, on avait loué la salle de danse du café Poulet. Une table avait été posée sur l'estrade de la musique et Mme Moute s'y installa suivie de Mme Turnlop, de Mme Gomme, la femme du géomètre, et de Mlle Postelette, la sage-femme du collège des jeunes filles nobles. Parmi les hommes se rangeaient : Lecourt-Bouillon de la *Gazette de Truchebœuf*, Cornebouille, le facteur et M. Paul Assis, le représentant autorisé de la fameuse maison Assis et Tage, les plus grands courtiers maritimes du monde pour le trafic du lac de Genève.

Mme Moute était vêtue d'un tailleur noir très simple qui contrastait par sa sévérité avec les fraîches toilettes des dames de Truchebœuf, venues avec leurs maris pour entendre les déclarations de la citoyenne.

Tout ce monde jabotait à l'aise, les fermiers de Saint-Luret interpellant ceux de Ruydebec, chacun cherchant une bonne place en discutaillant de la fièvre aphteuse. Les matelots et les pilotes du port, vêtus en molleton bleu, tendaient les mains aux robustes

commères du quai Rurick pour les installer sur le dernier gradin aménagé tout au fond de la salle.

Moute frappant dans ses mains, réclama le silence, Turnlop réclama également le silence en frappant ses mains contre les joues d'un mineur facétieux et petit à petit les rires se changèrent en chuchotements, les bruits s'éteignirent un à un, comme les cierges s'éteignent quand le bedeau clopinant vient les souffler, après la messe.

Mme Moute se leva alors, salua l'assemblée en déposant à côté d'elle son grand chapeau à plumes et ayant toussé pour affermir sa voix, commença son discours qui, en vérité, exposait à la fois son programme politique, religieux et philosophique.

« Mesdames, Messieurs,

« Deux êtres sont en présence dans les jardins merveilleux du Paradis terrestre. Innocents et nus comme le lys des champs qui ne s'occupe point de tisser la pourpre pour sa parure, ils se regardent avec tendresse en s'appelant « mon chou ». Dites-moi où est l'homme; dites-moi où est la femme?

« Et comment pourriez-vous le dire, puisqu'ils ne sont point couverts, puisqu'ils n'ont pas adopté ces vêtements dissemblables qui devaient servir dans la suite à distinguer les sexes pour ceux qui ne savent pas voir.

« D'un pantalon pour l'un, d'une robe pour l'autre naquit le compromis. La légende s'accréditait de l'inégalité physique de la femme par rapport à l'homme. La plus grande injustice humaine venait de se commettre.

— « Et la pomme! cria un quidam.

— « La pomme a donné le cidre, répondit Mme Moute en se tournant vers son interrupteur que la jeunesse du pays poussait en rigolant.

« Oui, la pomme a donné le cidre et je ne pense pas que ce soit un fléau pour l'humanité. »

Tous les buveurs de cidre opinèrent de la tête, affirmant ainsi qu'ils ne pensaient pas que la pomme fût un fléau pour l'humanité. L'interrupteur, qui était de Saint-Luret, fut jeté à la porte dans la boîte aux ordures et la citoyenne Moute reprit sa profession de

foi, tandis que son mari et Turnlop, frappaient dans leurs mains en criant : « C'est admirable! elle va parler! elle parle, bravo! bravo!... on ne se lassera jamais de l'entendre. »

— « Sur la plus grande injustice, vitupéra Mme Moute, se fonda tout un système de lois iniques chargées d'étouffer, dans la tiède chaleur des gynécées, les aspirations généreuses d'un être complet.

— « Le pot-au-feu! » interrompit une voix profonde.

Sur un signe de Mme Moute, Turnlop, Moute et Cornebouille se précipitèrent sur l'interrupteur qui était de Ruydebec. Il y eut une courte lutte et l'interrupteur de Ruydebec sortit Moute, Turnlop et Cornebouille, en les portant à bout de bras comme une botte de radis. Il revint s'asseoir et s'endormit tout aussitôt, un peu fatigué par l'effort qu'il venait de fournir.

Lecourt-Bouillon agita la sonnette et Mme Moute ayant dit deux mots au sexe fort, pénétra dans la partie la plus attachante de son programme : à savoir, du rôle éclatant

de la femme dans la philosophie, la politique, les arts, celui de la guerre y compris.

— « Ouvrons le livre de l'histoire universelle, poursuivit la candidate, ouvrons-le les yeux fermés, à n'importe quelle page. Le nom des femmes célèbres brille comme la trace d'une allumette frottée dans l'obscurité contre un mur humide.

« Jeanne d'Arc pour la guerre; Jeanne Hachette qui trouva le moyen de composer un almanach dont on se sert encore de nos jours et d'autres dont le nom n'est plus dans ma mémoire.

« En littérature, la femme s'illustra. George Sand malgré ce nom d'apparence masculine était une femme et peut-être bien des noms célèbres ne sont-ils que des pseudonymes adoptés par des femmes trop modestes. Je citerai : Victor Hugo, Rabelais, Bossuet, Mme de Sévigné qui eut le courage de sa signature, Cicéron, Camille Desmoulins, Marceau, Gambetta peut-être. Qui sait, qui peut affirmer que ces pseudonymes masculins ne cachaient pas une personnalité fé-

minine tracassée par un mari ignorant et brutal.

« Et quand les hommes parlent de leurs œuvres, ils nous font rire, acheva-t-elle, les yeux brillants, la bouche amère. Quelles sont ces œuvres comparées à celles dont nous sommes mères! Sont-ils plus vivants, ces livres, sont-ils plus près de la réalité de la forme que ces jolis bébés de chair rose que nous mettons neuf mois à parfaire sans le concours d'aucune encyclopédie? Citoyennes, votez pour moi, et vous aussi citoyens. J'ai un fils dont je m'enorgueillis, il est de mon sang, je l'ai payé... »

— « Pardon, interrompit quelqu'un caché dans un angle de la salle, pardon, il n'est pas payé... je peux affirmer qu'il n'est pas payé. »

Une stupeur saumâtre plana sur le public. Chacun se regarda pour essayer d'apercevoir qui avait lancé cette phrase grosse de conséquences.

Mme Moute, sentit que l'estrade virait comme un plancher de manège de chevaux de bois, elle tourna ses yeux quasi morts

vers la place que devaient occuper son mari, Turnlop et Cornebouille.

Ils n'étaient plus là et pour cause, puisque le gars de Ruydebec les avait déposés devant la porte où le premier interrupteur, celui de Saint-Luret, revenu de sa cuite et de sa surprise, était en train de les repasser par les pieds et par les poings en leur applatissant le visage comme de la viande de boucherie sur l'étal.

Lecourt-Bouillon essaya de sauver la situation en réclamant le huis-clos.

Mais la cause du scandale, un gros jeune homme, commis épicier chez Leroy-Boqual, dans la grande rue, criait à tue-tête : « Parfaitement, il n'est pas payé... Je devais toucher cent francs pour le faire et vingt-cinq francs par mois jusqu'à ma majorité... Je n'ai pas touché les cent francs et je les veux, il me les faut ou je sabote le moutard... »

Lecourt-Bouillon sauta de l'estrade et bondissant sur le gros jeune homme, il le poussa dehors en lui glissant un louis dans la main.

Cependant dans la salle, tout le monde vociférait. Hommes, femmes, enfants gesticulaient, commentaient l'incident avec des expressions et des boniments qu'il est impossible de reproduire.

La citoyenne Moute, se laissait aller à une crise de nerfs dans les bras de Lucy, pendant que Lecourt-Bouillon annonçait rapidement, qu'étant données les circonstances, le reste de la profession de foi serait commenté à huis-clos.

On fit sortir le public et l'on fit rentrer Moute, Turnlop et Cornebouille.

Moute et Turnlop, ignorants de l'incident, demandèrent des explications, écarquillant leurs yeux tuméfiés, arrondissant leur dos voûté par les fatigues de cette élection difficile.

Il fallut bien les mettre au courant. On gaza sur l'histoire du commis épicier, mais Lecourt-Bouillon dut avouer que la candidate n'avait plus aucune chance d'être élue et que l'on portait déjà en triomphe son adversaire Lucien Godouillot.

Alors le pauvre Turnlop et le pauvre Mou-

te qui depuis neuf mois menaient une vie de bagnard et pour quoi, pour la peau, comme il est dit vulgairement, se précipitèrent sur le mobilier qu'ils saccagèrent, déchirant les tentures avec leurs ongles, broyant le verre d'eau avec leurs pieds, arrachant les lames du parquet avec leurs dents et terminant enfin cette journée mémorable en gifflant chacun leur épouse respective, ce qui ne leur fut jamais pardonné, comme il était facile de s'y attendre.



Mme Moute, expédiée chez sa mère après l'histoire de la gifle, les élections continuèrent paisiblement d'ensanglanter la riante commune de Truchebœuf.

L'enfant de Moute fut rendu à son père l'épicier, qui ne comprenant rien à la politique départementale, crut adroit d'aller l'offrir à M. Godouillot, le concurrent de l'infortunée Hélène.

Il fut mal reçu et Godouillot usa de son influence auprès des pouvoirs publics pour envoyer le commis épicier en Cour d'assise, ce qui lui valut sept ans de cellule dans un couvent de filles repenties.

Moute n'ayant plus de femme à soutenir prit de l'embonpoint et avoua à Turnlop que toutes ces histoires d'enfant l'avaient beaucoup agacé.

— « J'étais d'autant plus sûr qu'il n'était pas mon fils, que les fonctions que j'exerçais autrefois en Orient m'interdisaient formellement d'en avoir un. »

— « Vous étiez administrateur aux colonies? » interrogea Turnlop.

— « Non, cher ami, j'étais eunuque chez l'empereur de Chine, mais surtout ne le dites pas à ma femme.»

Après cette confidence, Moute continua ses visites quotidiennes chez Thomas Turnlop. Il amusait beaucoup Lucy qui, depuis qu'elle avait eu connaissance de ses petites imperfections physiques, ne craignait pas de le laisser dans la cuisine avec la bonne pendant des mois entiers.

Malgré un oubli relatif du scandale Moute, l'oncle Turnlop ne s'amusait pas. Il devenait coquet et chaque matin, on le voyait broyer des kilos de charbon de bois pour se poudrerizer le visage, coquetterie suprême d'un vieux neurasthénique à vau-l'eau.

Son neveu hantait ses nuits. De plus en plus il doutait de sa perfidie, et de plus en plus, la fidélité de sa femme lui apparaissait d'une authenticité indiscutable.

Des journées entières il relisait la lettre de son neveu et parfois il se surprenait à faire le guet à la porte de la grande rue, qui était

celle que le petit Choux indiquait sur sa lettre, en prévision d'un retour assez proche.

Souvent il s'entretenait du pauvre soldat avec son ami Moute.

— « S'il revient, soupirait l'oncle Thomas, je le gâterai bien. Je n'ai pas su prendre cet enfant, toute sa vie est à recommencer. »

— « On peut réparer cela, répondait Moute. Jusqu'à la première communion la vie d'un homme est sans importance. Faites-lui refaire sa première communion et recommencer son existence en prenant cette date comme point de départ. C'est un système qui peut donner satisfaction, croyez-moi, Thomas. Je l'aurais essayé avec Mme Moute, mais celle-ci étant d'importation orientale n'a pas fait de première communion. »

— « Pour être logique, poursuivait l'oncle Thomas, il faudrait tuer cet enfant, puis en fabriquer un autre à qui l'on donnerait le même nom avec une éducation différente. A moins d'attendre sa seconde enfance, s'il parvient à cet âge, je ne vois pas d'autre

moyen de recommencer, pédagogiquement parlant. »

Et les jours s'écoulaient avec régularité; bien que toutes les pendules de la maison fussent arrêtées.

Thomas Turnlop, son grand cache-nez de laine blanche autour du cou, son chapeau de cow-boy enfoncé jusqu'aux oreilles, stationnait de plus en plus devant sa porte, espérant à chaque minute le retour de l'enfant prodigue.

Lucy venait sept ou huit fois par jour lui apporter un grog chaud, car il faisait froid, et quelques propriétaires recouvraient déjà le toit de leur maison, avec de la neige de l'année précédente, année riche en neige pour ceux qui avaient su en mettre de côté.

Dans les estaminets du quai Rurick, les lampes s'allumaient dès quatre heures, et la fumée des pipes s'engouffrant dans la haute cheminée s'élevait dans l'air délicatement glacé, comme une fillette de mauvaise vie au-dessus de l'opinion publique.

Cornebouille, le facteur, avait abandonné sa blouse à col rouge pour un uniforme gros

bleu. Depuis les élections personnne n'avait plus confiance en lui. Il portait toujours la correspondance, mais seulement les enveloppes, le contenu demeurait dans le tiroir de la buraliste, où chacun était libre de venir le réclamer.

Cornebouille en bleu, les vols de canards sauvages, et les bouquets de fleurs de givre sur la cheminée du salon, les petites filles revenant de l'école le nez rouge sous la capeline, l'insolence du charbonnier, le cri mélancolique des ramoneurs de tuyaux de pipes, un soleil aigre comme une rouelle de citron, une teinte universellement grise, d'énormes choucas, occupant le premier plan d'un paysage imité des Japonais, tout cela annonçait un hiver rigoureux. Turnlop les pieds dans l'humidité sournoise d'une rue mal pavée subissait courageusement, en battant la semelle, les mauvaises plaisanteries d'une nature tracassière.:

La grêle lui avait criblé le visage de petits trous, le sel jeté par la Municipalité pour dissoudre la neige avait failli lui donner le scorbut; la pluie l'avait lavé au point de lui

faire perdre tout le sucre qu'il possédait dans le corps et le vent, les quatre vents, tous les vents du ciel et de l'enfer avaient emporté ses idées au diable Vauvert, c'est-à-dire le pays des Inoïts.

Mais au milieu de cette séquence de calamités, il s'érigeait tel une tour passée au coaltar et la main rabattue en forme de visière sur ses yeux, il fouillait la rue et l'allée des tilleuls, d'un regard aussi pénétrant qu'un clystère.

Paul devait arriver par la porte de la rue, c'était écrit en toutes lettres, et Turnlop savait lire et retenir les indications qu'on voulait bien lui donner.

Ce matin-là donc,la première neige de l'année tombait silencieusement du ciel. Cette répétition de petits flocons blancs s'abattant interminablement, comme si un énorme édredon en plumes se fût éventré quelque part dans les hauteurs inaccessibles, finissait par donner le vertige à Turnlop, qui se mit à quatre pattes sur le sol, dans la crainte de tomber.

Dans cette posture incommode et solide, il

montait la garde devant la grande porte de la rue, malgré les conseils de Lucy, qui ameutait toute la maison en le traitant d'imbécile.

Turnlop avait comme un pressentiment que son neveu arriverait ce jour même.

Sa patience était égale à celle des premiers temps, alors qu'il gardait la porte par un doux soleil d'automne, et que tous les oisifs de Truchebœuf venaient le regarder par groupes, puis s'éloignaient soit en ricanant, soit en haussant les épaules.

Quand les lumières commencèrent à s'allumer et lorsque Cornebouille eut terminé sa tournée, Thomas Turnlop se releva, secoua la neige qui le vêtait d'hermine et s'apprêta à rentrer chez lui pour se réchauffer.

Au lieu de passer par la porte de la rue, il fit le tour de son jardin et arriva à une petite porte dérobée qui donnait sur la campagne.

Il poussa cette porte et la surprise, l'indignation et la douleur le clouèrent en croix contre le mur du cellier.

Devant lui, à deux pouces, son neveu

Paul, en uniforme de matelot, tenait d'une main son sac de toile et de l'autre les parties les plus grasses de la jolie Lucy, qui lui offrait sa bouche avec autant de bon cœur que si c'eût été un rond de saucisson.

Thomas passa par tous les degrés d'un four à incandescence, mais il ne laissa rien paraître. Il foudroya d'un mauvais regard les deux coupables atterrés, envoya Lucy à sa chambre et tranquillement demanda à Choux où était le tabac.

Choux reniflant plaintivement dénoua d'une main inhabile les cordons de son sac et en retira un à un, dix gros paquets de tabac, que l'oncle empila froidement sous sa fourrure en peau de grenouille.

— « La monnaie, dit-il. »

Choux fouilla dans les poches de son pantalon bleu à pattes d'éléphant et finit par extraire un porte-monnaie usagé. Il chercha, compta, rechercha, recompta, se gratta la tête et remit l'argent à son oncle, en murmurant : « C'est extraordinaire! »

L'oncle additionna les sous et les pièces blanches, cependant que Choux fouillait tou-

jours dans ses poches et dans la doublure de son béret n° 1.

— « Il me manque un franc, constata le Corbeau Blanc avec un sang-froid agressif.

— « C'est extraordinaire; » se contenta de répondre Paul qui déballait dans le cellier tout ce que ses vêtements pouvaient contenir d'objets.

Il aligna ainsi : son couteau à cran d'arrêt, son mouchoir, sa pipe, sa blague, un colimaçon empaillé qu'il rapportait à Lucy, une carte des vins du détroit de Béring, un morceau de drap d'uniforme renfermant des boutons et des aiguilles, un peigne pour deux personnes, une montre en bois des Iles, la photographie d'un singe, une bible en abrégé, trois dragées, provenant du baptême de la ligne pour Lucy, un crayon chinois, une liste complète des tours de garde à prendre jusqu'à la classe, un cahier de chansons, deux cartes postales représentant un bébé assis sur des roses, des miettes de pain, du tabac, un sou percé, une patte d'albatros et un bâton de cosmétique.

Quand tout fut étalé sur le couvercle du

pétrin, il fut aisé de constater qu'il n'y avait même pas l'empreinte de la pièce de un franc.

— « J'ai dû la perdre, assura Paul.

— « Tu as dû la perdre?

— « Oui, oui, sûrement, répondit le matelot qui s'en tenait à cette idée facile, j'ai dû la perdre... Ah... j'y suis, entre Haïti et Colombo... A moins qu'en traversant le Mexique en chemin de fer... mais non, j'ai sûrement perdu cette pièce à Colombo.

— « C'est entendu, dit l'oncle, c'est tout à fait entendu. Mais comme tu as perdu cette pièce à Colombo, tu vas me faire le plaisir de remettre ton béret et de filer à sa recherche. Tu ne rentreras ici qu'avec l'argent dans la main.

Et il poussa Paul Choux hors de chez lui, par la petite porte, celle qui donnait sur la campagne.

Je résolus de racheter mon passé par l'avenir, et je puis honnêtement dire que ma résolution porta des fruits.

R.-L. Stevenson (*Le cas étrange du Docteur Jekill*).

CHAPITRE IV

Aux Andamans le commerce à sa valeur comme partout, c'est-à-dire qu'avec un petit capital, pour peu qu'on ait quelque chance dans la famille, il est possible de gagner son pain quotidien. Mais la clientèle qui nous fait vivre est tarée, et c'est pourquoi moi Fritz Thönenbaûm, je préfère Colombo, avec ses docks, ses bars, ses nègres jaunes qui jouent « Love sweet Love » sur des accordéons allemands, les policemen que nous appelons « Bobby » comme de l'autre côté de l'eau, les Japonaises que j'appelle congayes, et que j'appellerai toujours des congayes, n'en déplaise aux touristes, parce que les premières femmes jaunes que nous vîmes, quand le bataillon s'aligna sur les quais de Saïgon, s'appelaient

des congayes, comme le savaient les autres légionnaires restés à Bel-Abbès avec les moukères et les ben youdis de la rue du Sénégal, dans le quartier nègre.

Quand j'eus tiré quinze ans, avec la retraite, c'est-à-dire quand j'eus sur le papier quatre-vingt-dix ans d'âge, car les années de campagne comptent doubles, poursuivit Thönenbaûm, j'eus le choix entre l'Europe, l'Afrique et l'Asie. Je suis resté en Asie, parce que j'avais déjà mangé mon premier trimestre en repassant par Colombo. En panne, avec une moitié de cafard dans la tête, je vendis ma ceinture de flanelle à une lady qui partait en Mandchourie pour y traiter des affaires que la morale réprouve. Cette ceinture elle se l'enroula autour de son chapeau de paille d'Italie, et ça lui faisait une sacrée écharpe, dont les deux pans lui flottaient dans le dos. Elle s'appelait Alice, c'était une Anglaise et son amie qui est devenue ma femme s'appelait Anna, Anna Boulmulay.

Anna Boulmulay, quand je la connus, présentée par Alice — celle qui est restée à

Moukden, comme je l'ai su plus tard, parce que des Japonais l'avaient prise pour un officier russe à cause de sa robe de chambre — Anna Boulmulay, dis-je, était dans le commerce, attendu, n'est-ce pas, qu'elle tenait un bazar derrière l'hôpital, qui n'était pas encore ouvert au public en ce temps-là.

On trouvait de tout dans le bazar de la memsahib, ainsi l'appelaient les dockers de toute nationalité qui venaient chercher chez elle de l'opium, du tabac, du vin, de la bière, du fil et des bons mots qu'elle conservait dans un cahier de 200 pages, comme on conserve des prunes dans l'alcool.

Alice me la présenta un jour que nous avions bu ensemble les sept roupies qu'elle m'avait données pour ma ceinture de flanelle bleue. Elle était fière de sortir avec moi parce que j'avais un chic uniforme composé du képi de la légion, d'une vareuse et d'un pantalon d'infanterie coloniale. Un complet cependant aurait mieux fait sur mes os, mais je n'avais plus un sou, j'étais raide comme un passe-lacets, et tout ce que j'avais pu combiner sous le rapport de la toilette,

ne vaut pas la peine d'en parler. Dans la Vittoria Street comme je portais quasiment à bras tendus Alice, qu'était plus ronde qu'une bague de fiançaille, je vis entre deux lueurs d'intelligence, une belle boutique, aussi cossue que la chambre à coucher de l'impératrice de Chine et sur la devanture de ce magasin on avait écrit en lettres d'or, pour tenter le diable et les élégants de toutes les armées du monde qui veulent s'habiller en civil, les mots suivants :

COMPLETS

au gré du client

2 *schellings* ½

« Voilà, que je dis à Alice, un vêtement qui rentre dans mes prix, je vais y aller. » « Va, qu'elle me répondit, je t'attendrai sur ce banc. » Il n'y avait pas de banc, mais elle s'assit dans le ruisseau et à la façon dont elle tira sa jupe sur ses souliers blancs éculés, je vis que c'était une véritable lady.

J'entrai dans la boutique. Il y avait là, assis dans des fauteuils, une douzaine de midships qui prirent des gueules de demoi-

selles de pensionnat quand ils me virent entrer.

— « Monsieur, dis-je au Chinois de service, je viens pour essayer un complet, un de vos complets à 2 shillings et demi.

— « Asseyez-vous, qu'il me répondit en excellent anglais d'école du soir. »,

Je m'assis, l'œil assez vague, tout en me demandant, si je n'agirais pas mieux en mettant des boutons de corozo à ma vareuse bleue, quitte à porter mon képi dans un vieux carton à chapeau, en attendant que je puisse acheter un haut de forme blanc en liège, comme un vrai gentleman de l'administration.

« Deux shillings et demi, pensai-je, ça va être dur à prendre sur les cinq roupies qui me restent, avec çà qu'Alice m'attend dehors. Je ne peux pourtant pas lui vendre mon pantalon... même avec de la dentelle dans le bas, ça serait trop sérieux pour elle... et je pensais à tout ce qui peut hanter la cervelle d'un homme saoul, quand il vient de sortir du régiment et qu'il n'a que cinq roupies en poche.

— « C'est votre tour, dit le boy.

J'enlève ma vareuse, mon pantalon et mes souliers de toile pour essayer le fameux complet. J'étais en chemise, comme Mme Marie-Jésus, et voilà que la boutique se vide, que tous les clients démarrent en vitesse en hurlant : « C'est une horreur! quel salop! ça dépasse tout ce qu'on peut imaginer! Y a donc pas de policemen ici! etc., etc... »

Le Chinois me regardait avec des yeux encore plus ronds qu'Alice en agitant à la main une bouteille où il y avait inscrit en lettres rouges : *complet quinine.*

C'était pour les cheveux, le complet, et c'est Alice qui me l'apprit, car pour mon compte, je rentrai de toutes mes forces dans le Chinois, qui appela ses boys, sa femme et ses grands parents, en train d'attendre paisiblement à la porte de deux ou trois cercueils noirs peinturlurés de rouge et d'or.

On me jeta dehors comme un seau d'eau sale et je tombai dans les bras d'Alice qui, voyant tout le bouzin que je menais dans la sacrée kasbah, ramassa sa jupe, pour se trotter à la façon d'une fille de mauvaises

mœurs qui voit venir les autres, c'est-à-dire les bonnes.

— « File, à gauche, qu'elle me dit, et tant que tu pourras jusqu'au premier bazar! garde tes nippes et dis à la patronne que tu viens de ma part, je te rejoindrai ».

En chemise, et les jambes fendues comme un compas à prendre la mesure du rond-point des Champs-Elysées, j'arrivai dans le comptoir d'Anna Boulmulay qui me reçut dans une pile d'assiettes et de petits verres à liqueur, tandis que je criais : « C'est de la part d'Alice, de votre amie Alice. »

Anna Boulmulay était une fière femme, oh que oui, une grande, noble et digne femme, elle comprit tout et quand les policemen vinrent mettre leurs sales nez à la porte, elle prit un air d'ange surpris au moment où il regarde sous les jupes d'une sainte : « Non, qu'elle dit, je n'ai pas vu ce Monsieur et la preuve c'est que je serais morte de honte rien que de voir un homme en chemise! »

Une heure après, Alice arriva un peu dégrisée par l'émotion. Elle expliqua la chose et comme j'avais perdu mon pantalon dans

la bagarre, Anna ne cessa de baisser les yeux pendant toute l'explication.

— « Ça peut s'arranger, monsieur le soldat, j'ai là tous les pantalons de mon mari, qu'est mort il y a deux ans d'une attaque nocturne d'apoplexie. Je vous donne ces pantalons, ils sont votre propriété, agissez avec eux comme si c'était de votre famille.

— « Je veux bien prendre vos pantalons que je dis, mais je veux quelque chose avec.

— « Et quoi donc qu'elle me répondit en devenant toute rouge.

— « Devinez ?

Et Anna rougit davantage, une goutte de pluie tombant sur ses joues aurait fait jaillir le sang.

— « Votre cœur, Anna! en me permettant de vous considérer comme ma femme devant Dieu! »

Un mois après cette aventure je conduisais Anna Boulmulay à l'église. Nous vendîmes le bazar l'année suivante et c'est à cette époque que j'achetai ce bar, que j'ai d'ailleurs transformé selon mes plans. »

En achevant son histoire, Fritz Thönen-

baûm avala d'un trait un verre de whisky, un peu comme on met le dernier point à la fin de la phrase définitive qui termine le conte que l'on vient d'écrire.

Comme il fallait s'y attendre le bar de Fritz réunissait tout ce que Colombo peut couver de canailles et de vagabonds. De curieux personnages s'y donnaient rendez-vous une grande partie de la journée et presque toute la nuit. Parmi ceux qui fréquentaient autour des cruchons d'eau-de-vie que Fritz leur dispensait en échange de n'importe quelle monnaie en cours sur la surface du globe, en première ligne se distinguait, avec un avantage incontestable, le poète François Villon.

Ce poète était un métis de la Guadeloupe. Sa mère, mieux vaut n'en point parler, avait été jolie et ses pères appartenaient à la race blanche, en qualité d'enseignes, de commissaires, d'officiers mécaniciens à bord d'un tas de bateaux de toutes les nationalités européennes, etc...

Par atavisme François Villon parlait la plupart des langues de l'ancien continent et

c'est un médecin, à bord d'un navire de guerre de la flotte du Pacifique qui lui donna l'idée de prendre le nom d'un poète, que tout le monde jusqu'alors s'était habitué petit à petit à considérer comme défunt, tout ce qu'il y a de plus défunt depuis quelques centaines d'années.

Le médecin en question crut accomplir œuvre pie en remettant dans les mains de ce jeune homme un exemplaire avachi des œuvres de François de Montcorbier.

Le mulâtre entre autres défauts, comme la paillardise, l'ivrognerie et la paresse, était incapable de situer une histoire quelconque dans son véritable plan. A plus forte raison, comme il n'avait pas la mémoire des dates, ne pût-il rétablir la personnalité de l'illustre écolier, dans le cadre et à l'époque où il vivait. Il prit les faits à la lettre simplement, et s'assimila ce que l'on savait de la vie du poète, avec le même enthousiasme qu'il mettait à s'assimiler les faits divers dont le journal de Colombo l'abreuvait comme il sied pour un penny.

Bourré de préjugés au point de croire que

François Ier était encore roi de France, ou que le vieux Flint tenait toujours tête aux croiseurs anglais avec son fameux brigantin et son pavillon noir, il relut scrupuleusement la biographie de Maître François, et constata avec plaisir qu'on ne savait rien de sa mort, mais rien, absolument rien.

Le soir de cette découverte il quitta la Guadeloupe où il avait acquis par son travail la célébrité d'un Robert Macaire et navigua pendant quelques années avant d'aller s'échouer dans le bar de Fritz Thönenbaûm.

Pendant quelques semaines il se contenta modestement d'écouter les autres, puis un beau jour, comme une nommée Rita, sorte de cubaine négroïde à l'usage des soutiers, lui demandait son nom, il toussa, d'un air détaché, glissa un coup d'œil satisfait à droite et à gauche, et répondit d'une voix à être entendu du comptoir : « Je m'appelle François Villon. »

Un vieux monsieur, d'une saleté repoussante mais d'une correction parfaite s'approcha de lui, les mains frémissantes et les balbutiements du premier âge dans la voix.

— « Répétez, oh répétez je vous en prie!... »

— « Je suis François Villon, François Villon! Villon François, Vilçois Francon... Franvil... »

— « C'est lui, c'est donc lui! alors je suis Charles VII et voici Rabelais », dit encore le vieux monsieur désignant un petit nègre qui vendait des cartes postales à l'arrivée des paquebots. « Et ne serait-ce pas Monseigneur l'évêque Thibaut d'Assigny? insinua-t-il en montrant du doigt Fritz mâchonnant sa grosse moustache et visant cette scène avec les yeux d'un pingouin manchot qui trouverait une paire de mitaines dans ses cadeaux de Nouvel An.

A dire vrai, Fritz ne comprenait pas grand' chose au spectacle qui se déroulait sous ses yeux. Le temps d'essuyer deux ou trois verres, il crut que le vieillard respectable et négligé venait de reconnaître son fils et persista à garder cette opinion pendant que le vieux monsieur demandait du papier et de quoi écrire.

Un murmure flatteur flottait au-dessus des tables comme ce léger brouillard que l'on

voit stagner le matin sur les prairies. Chacun discutait l'événement à sa façon et le nombre des tournées augmenta en de telles proportions que Fritz, qu'un long séjour en Orient avait rendu religieux, crut dorénavant que ce jeune homme de la Guadeloupe était assurément une nouvelle réincarnation du Bouddah de la pagode en briques.

Le vieux gentleman totalement déchu, rédigeait avec une hâte fébrile un rapport à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Villon n'était pas mort en Touraine comme on l'avait prétendu, il n'était pas même mort du tout et lui, Adrien Pelbèche, pouvait l'affirmer, se croyait en mesure de pouvoir l'affirmer sans présomption, pour cette raison majeure, à son avis, que Villon François existait, vivait encore, qu'il était là devant lui en chair et en os, dans un état défectueux sans doute, mais enfin suffisamment solide pour fumer des cigarettes et boire de grandes pintes d'hydromel à la façon des Dieux.

Quand le rapport fut lu, relu et corrigé, le vieillard en loques de cérémonie, coiffa son chef branlant d'un chapeau claque dont il ne

restait que le ressort et sortit du bar, dans la direction du monument qui sert à Colombo de lieu de rendez-vous à quelques douzaines de savants consciencieux et vénérables.

— « Pour ça, c'est un coup, un vrai coup de gala, opina Fritz en hochant la tête. Je n'ai jamais rien vu de si beau depuis la prise de Lang-Son. »

Il se remit au travail, et tout en méditant, il passait ses quatre poissons rouges au peigne fin, dans le but de se donner un air détaché, un air aussi détaché que s'il eût été le chercher chez le teinturier arabe, mais tout cela pour la frime, car Thönenbaûm tenait son idée par le bon bout.

Quand le bar fut dégarni de ses clients — c'étaient pour la plupart des soutiers rentrant à bord chaque soir — Fritz s'approcha de François Villon qui lui, à défaut d'idées, semblait tenir une cuite étincelante...

— « Qu'est-ce que vous faites dans votre métier, jeune homme?

— « Je suis poète.

— « Avez-vous de l'argent?

— « Non.

— « Alors vous mourez de faim la plupart du temps?

— « Oui.

— « Dans ce cas, mon ami, je vais vous prendre à mon service, moi, et si vous êtes raisonnable, nous pourrons mettre debout de très grandes choses. J'ai mon idée, moi! et je sens qu'il se pourrait que ce soit de très grandes choses. Mais je voudrais être sûr, avant de signer quoi que ce soit, que vous êtes poète, très poète; demain je vous accompagnerai chez un médecin pour vous faire examiner. »

Le lendemain les deux hommes se dirigèrent vers la demeure du docteur Howard Nobleguld. Celui-ci ayant posé quelques questions à François Villon sur ses idées et ses projets finit par déclarer qu'il se pouvait que ce jeune homme fût un poète véritable, que pour lui il n'y voyait pas d'inconvénient.

C'était plus que suffisant pour édifier Thönenbaûm. En reprenant le chemin du bar il expliqua ses conditions à Villon François, en termes aussi précis qu'il put.

— « Si je m'y connais, le principe de vo-

tre alimentation c'est l'amour et l'eau fraîche. Vous serez nourri chez moi, c'est-à-dire que vous aurez l'amour et l'eau fraîche. Tout d'abord j'avais songé à vous donner quelques roupies pour votre plaisir et votre blanchissage. En réfléchissant plus longtemps, j'ai constaté que le blanchissage pouvait très bien s'accommoder avec l'eau fraîche dont je vous fournirai à discrétion. Pour le plaisir, nous pouvons également nous entendre sans bourse délier. Quels plaisirs peut-on rêver par définition pour un beau jeune homme de votre coupe, si ce n'est ceux de l'amour. Vous aurez chez moi l'amour à discrétion, ça fait partie de votre nourriture, et ce qui restera de trop, vous en disposerez pour vos plaisirs personnels, pour la rigolade, comme on dit vulgairement; ça vous va? »

François Villon se jeta au cou de son bienfaiteur et tout en lui jurant une reconnaissance éternelle, il essayait de l'étrangler petit à petit.

***

Le lendemain matin, le poète François Villon, vêtu d'un pyjama datant pour le moins de la grande insurrection de l'Inde, balayait le bar, alignait les tables et rinçait les verres avant l'arrivée des clients.

Devant la porte, humant la brise parfumée des roses de la colline et de l'odeur de sueur humaine « venue de Chine par la mer », Fritz en bras de chemise, son pantalon lui remontant presque jusqu'aux aisselles, se félicitait sans fausse modestie, d'avoir mis la main sur un garçon de salle comme François, une perle fine sous le rapport de la crapulerie.

— « Cet homme- là, pensait Thönenbaûm, va me voler dans tous les coins, j'en suis certain et de plus enchanté, car je compte beaucoup sur sa malhonnêteté à mon égard. Je suis convaincu qu'il restera longtemps chez moi et ça fera plaisir à ma femme qui ne peut pas garder de bonnes. »

Le principe de Fritz était en lui-même

profondément excellent. Le salaire dérisoire qu'il avait offert à François Villon en échange de ses loyaux services, était à vrai dire, une façon moins que douteuse de se payer sa tête. Mais Fritz s'était dit : « Qu'y a-t-il de plus agréable que le bien d'autrui? L'enfant qui chipe du dessert dans le buffet, mange ensuite avec un plaisir quintuplé par la perversité les friandises dérobées, le bien défendu. Tout ce que François pourra me voler équivaudra à peu près à cinquante roupies par mois, ce que je comptais lui donner. Seulement, si j'avais offert cinquante roupies par mois à ce poète. il se serait vexé et n'aurait pas voulu travailler pour moi. De cette façon, l'honneur est sauf, et Villon restera au bar, jusqu'à ma mort, celle de ma femme, de mes petits-enfants, de mes neveux, de mes nièces, de mes tantes, de mes parrains, de mes marraines, de mes cousins, enfin jusqu'à sa mort, et ceci pour le plus grand repos de Fritz et pour la prospérité de l'établissement. Je suis loin d'être une gourde. »

Sur cette approbation, Fritz rentra dans

le bar et aperçut Villon qui s'emparait de quelques menues monnaies oubliées sur le comptoir. Thönenbaûm prit un air soupçonneux et regarda dans le coin opposé, inspectant les murs avec une attention méfiante.

François Villon triomphait en lui-même : « Cherche, mon vieux, cherche, ô navet à coulisses, j'ai une roupie en poche... c'est ça, regarde bien dans le bocal aux poissons rouges pour voir si je n'y ai pas caché des pence. »

Thönenbaûm satisfait également allumait sa pipe dans le creux de sa main ridée comme celle d'un singe, quand la porte vitrée s'ouvrit et deux policemen indigènes parurent précédant un médecin, un officier de la police municipale et deux ou trois garçons portant la casquette des infirmiers civils.

— « Bonjour, monsieur, dit le docteur. N'avez-vous pas ici un certain monsieur Pelbêche?

— « Nous l'avons vu hier, mais depuis il n'est pas revenu.

— « Ah, c'est bien désagréable, répondit le docteur.

A ce moment, l'attention des policemen fut attirée par des cris d'allégresse poussés par sept ou huit quarterons de gosses appartenant à toutes les castes, à toutes les religions, à toutes les couleurs de peau. Devant les gamins marchait le vieux monsieur de la veille, plus sale d'un jour et d'une nuit, bien qu'il fût aussi nu que la main, à l'exception de son buste qui était simplement vêtu d'un corsage de femme en pilou gris. Quand il arriva devant le bar, il rua à droite et à gauche, à la façon d'un fougueux coursier et se calma lui-même d'une bonne claque sur les fesses qu'il avait aussi pincées et aussi plates qu'un porte-monnaie d'avare.

— « Nobles damoiseaux, gentes damoiselles!... » hurla-t-il en tirant avec ses mains la bride d'un coursier imaginaire dont il imitait les courbettes impatientes avec ses deux pauvres jambes terminées par des pieds épanouis comme des mains de soldats dans des gants de filoselle. « Gentil peuple!... »

— « C'est lui. Le voilà! » s'écrièrent les policiers et tout aussitôt ils bondirent sur

Monsieur Pelbêche rendu aphone par l'indignation et l'introduisirent dans une voiture d'ambulance, dont la portière se referma tout aussitôt.

— « Hein, quelle histoire, dit Fritz, en regardant Villon du coin de l'œil, un homme si raisonnable! »

— « Que voulez-vous, répondit François, c'est toujours dur pour un vieil artiste d'être obligé de figurer dans des films cinématographiques, quoique un film comme celui-là ne soit pas un film ordinaire. Qu'en pensez-vous? »

Monsieur Fritz pensa qu'il valait mieux se contenter de cette explication car, somme toute, c'était Pelbêche qui avait établi la situation de Villon à Colombo, et sans s'expliquer exactement les choses, Thönenbaûm jugea qu'il valait beaucoup mieux mettre toute cette aventure sur le compte d'un certain cinématographe qui, depuis quelques mois, désolait les environs en reconstituant des scènes historiques pour les enfants et des scènes de ménage pour les grande personnes.

Mais on le traitait partout avec un respect marqué; les gens les plus considérables de la ville le saluaient les premiers...

Stendhal *(L'Abbesse de Castro).*

CHAPITRE V

QUAND Paul Choux quitta la maison du Corbeau Blanc, ce fut avec l'intention bien arrêtée d'envoyer au diable Vauvert le bonhomme et sa monnaie, Lucy, Clopute et tout le barda.

En se vautrant dans ses réfléxions bourbeuses, il envoya également promener la bonne Isabeau et le cob « Little Jean », bref, tout ce qui pouvait constituer ses petits souvenirs de famille.

La route étant bonne, il ne s'arrêta pas là, et profita de cette crise de décision pour « balancer dans les ténèbres extérieures » la marine d'Haïti, l'amiral et toute la tierce.

Satisfait, il se fit transporter à Colombo en qualité de concierge sur un grand paquebot allemand qui transportait des passagers douteux et une cargaison de saucis-

ses-shrapnells pour le parti révolutionnaire chinois.

Colombo était un centre d'attraction pour Choux comme pour beaucoup d'autres. Il espérait se créer une situation dans cette ville admirable en profitant de la confusion des races et des langues, confusion qui permettait aux amateurs de quiproquos d'échaffauder une fortune sur un mot pris pour un autre.

Le voyage en mer profita au jeune homme en ce sens qu'il engraissa, n'ayant pas à tirer le cordon du navire pendant la nuit, car les passagers ne sortaient jamais, ni le jour ni le soir, comme il est facilement entendu.

Arrondi de sept ou huit kilos de graisse en trop par rapport à sa taille, il se fit débarquer à Colombo et se mit incontinent à fureter sur les quais, rôdaillant le long des docks, adressant des saluts protecteurs à tous les gens qu'il rencontrait.

Naturellement, on répondait à sa politesse et au bout d'une semaine il offrait l'apparence extérieure d'un homme excessivement

connu. Les policemen eux-mêmes le laissaient volontiers coucher sur les quais, la tête appuyée contre un tas de vieux cordages, mettant cette attitude sur le compte d'une fantaisie de milliardaire.

Malgré les profonds saluts qu'il accordait à droite et à gauche, Choux commençait à perdre l'excédant de beurre qu'il avait acquis durant le voyage. Sa maigreur témoignait des difficultés de l'heure présente et laissait envisager pour l'avenir, la redoutable Purée-aux-pieds-verdâtres, la Célèbre Mouise Coloniale qui tôt ou tard vous expédie comme une simple lettre dans la marine américaine, dans un régiment anglais, où sous un état civil irlandais on peut prétendre à de grandes aventures.

Choux connaissait cela sur le pouce. Son séjour dans la marine d'Haïti l'avait dégoûté de la boule et de l'uniforme, aussi contemplait-il son casque en moëlle de sureau avec les yeux tristes d'un Hamlet anthropophage et à jeun, philosophant devant une tête de mort couronnée de persil.

Oui, la vie s'annonçait belle dans le dé-

tail et dans l'ensemble. Dans la mémoire de Choux, fumaient toutes les cheminées de son enfance; le rire de Lucy bruissait à ses oreilles; les dégoûtantes manies de Turnlop n'apparaissaient plus avec la distance, qu'à la façon d'un clou égaré sur le siège confortable d'un grand fauteuil de famille.

En se souvenant, les larmes jaillirent, ruisselant le long des joues de Paul, qui bien que dévoré par une soif ardente, se garda prudemment de les boire, de peur d'attrapper la typhoïde.

Il se contenta de mêler un grain de savon au trop-plein de ses glandes lacrymales et paracheva ainsi sa toilette avant de risquer ses pieds dans l'inconnu quotidien.

— « Essayons d'un truc suprême. Il me reste une dizaine de roupies pour toute fortune, si je peux trouver un associé, solidement bâti et distingué dans ses expressions, peut-être parviendrai-je à me faire servir quelque chose dans ce petit bar que je vois là-bas. »

Ce bar était le « Saloon » de Thönenbaûm. Justement, un homme en sortait.

Grand, gros, mal vêtu, la figure rasée, les cheveux coquettement tondus de près, le nouveau venu paraissait âgé d'une quarantaine d'années. Dépassant Choux de deux têtes, il affichait dans toute sa personne une hauteur de un mètre quatre-vingt-dix pour le moins. Les pieds à l'aise dans des espadrilles lamentables, il arpentait la chaussée en donnant de grands coups de talon dans les tas d'ordures, sans doute pour voir s'il n'y retrouverait pas un membre quelconque de sa famille.

— « Hello! » cria Choux.

Le gigantesque inconnu s'arrêta, mit la main devant ses yeux, se tapa sur les cuisses, regarda Choux encore plus attentivement, ricana en se tenant le ventre, se tapa encore une fois sur la cuisse et s'avança vers Paul en lui tendant une main aussi large que l'esprit de l'oncle Thomas.

— « Gentleman, si je ne m'abuse, vous êtes de la famille Turnlop? Mille pardons, je ne vous avais pas reconnu de suite, car j'étais occupé à rechercher l'honneur d'une jeune demoiselle qui, paraît-il, l'aurait

perdu dans la journée d'hier. Pour un homme à la côte, c'était une chance à courir. Si j'avais eu le bonheur de mettre la main dessus, je l'aurais rapporté à la famille qui, de son côté, m'aurait gratifié d'une bonne récompense. En m'appelant, Gentleman, vous m'avez fait revivre des souvenirs si éloignés que normalement il m'eût fallu prendre une locomotive pour les rattraper. Vous êtes de la famille Turnlop, j'en suis sûr, je vous ai reconnu à vos pieds!

— « Je suis en effet Paul Choux, neveu de Thomas Turnlop.

— « Oui, son neveu, c'est bien les mêmes pieds que l'oncle. Levez-vous, je vous prie. Ah! étonnant, tout à fait étonnant, de la ceinture jusqu'aux pieds, c'est tout à fait la même tête. Tournez-vous, merci, baissez-vous, relevez les pans de votre veston... Oui, c'est tout à fait lui, je reconnais le même bas du dos intelligent, cette chute des reins large, solennelle, que le rond-de-cuir couronna. Oui, on peut dire qu'il y avait des

idées là-dedans. Comme c'est épanoui, comme c'est honnête! Vous permettez?... »

Avant que Choux, toujours courbé et présentant le bas de ses reins, eût le temps de répondre oui ou non, le gigantesque inconnu lui avait appliqué un formidable coup de pied dans le derrière.

— « Aïe, bon dieu! » hurla Choux.

— « C'est le même son, c'est la même voix, répondit le géant sans se déconcerter, vous êtes bien le neveu de Thomas Turnlop, aussi vrai, aussi certain que je suis, moi, l'honorable Mac Guldy pour vous servir. »

Paul Choux, se frottait les lombes, ne sachant s'il devait prendre l'aventure du mauvais côté. La figure franche de Mac Guldy l'incita à considérer le coup de pied comme un moyen violent de contrôler son identité et il tendit la main à Jean Mac Guldy.

— « Allons boire, dit ce dernier, il me reste encore six pence, ce sera pour le vieux Fritz. »

La porte du bar s'ouvrit devant les deux amis et François Villon une serviette au

bras, vint prendre la commande, sous l'œil indifférent de son patron.

Choux, depuis quelques lunes, avait complètement oublié le goût du whisky, aussi lampa-t-il son petit verre d'un trait.

— « Ce n'est pas tout cela, déclara-t-il quand il sentit la liqueur mordre ses entrailles avec l'entrain de l'eau forte sur une plaque de cuivre. Ce n'est pas tout cela. Ce whisky est bon, encore faut-il qu'il soit suivi de plusieurs autres petits verres. Quand vous êtes venu, Mac Guldy, je cherchais un type de votre gabarit, pour s'associer avec moi dans une petite combinaison. Vous n'êtes pas sans avoir remarqué combien les passants s'apitoient facilement sur le sort des petits enfants pauvres? Moi je l'ai remarqué, et cette constatation m'a permis de trouver ceci. » Il se pencha à l'oreille de Mac Guldy dont la bouche ne cessa de sourire pendant toute l'explication.

— « Bien! Bien! je vois! » répondit Mac Guldy, puis il appela le garçon : « François! sacré tonnerre de François Villon, voilà deux verres! »

Il se leva, suivi de Choux, et tous deux se dirigèrent vers l'extrémité abandonnée des docks où Mac Guldy s'était construit une habitation avec des matériaux de rebut.

En route, Paul, qui semblait préoccupé, interrogea son nouvel ami :

— « Comment avez-vous appelé ce garçon?

— « François, François Villon, c'est son nom!

— « Etonnant, pensa Paul, j'ai entendu parler de ça par le Corbeau Blanc. Quand j'aurai de l'argent j'achèterai un dictionnaire. »

La demeure de Mac Guldy était meublée de telle sorte qu'il est plus respectable de ne pas insister sur sa description.

***

Le lendemain vers les dix heures du matin, on pouvait voir au coin de la rue la plus fréquentée de la ville un énorme gaillard, tenant dans ses bras un autre gaillard emmaillotté comme un baby.

Le premier gaillard répondait au nom de Mac Guldy et naturellement le second se nommait Paul Choux, seul et unique propriétaire de cette idée, dont il avait déposé le brevet à la consigne de la gare maritime.

Pour donner, — bien que le thermomètre marquât cinquante-quatre degrés à l'ombre — l'impression d'un enfant transi de froid, il s'était passé le nez et les pommettes au vermillon.

La bouche tordue par la douleur, Mac Guldy soutenait d'une main l'astucieux Paul contre sa poitrine et tendait l'autre, aussi creuse et aussi vaste qu'un chaudron à confitures, dans la direction de tous ceux qui passaient.

— « Gentlemen, ladies, pleurnichait-il,

ayez pitié d'un pauvre garçon père... — merci memsahib, — un pauvre garçon père abandonné lâchement par sa séductrice, avec un petit... — merci sir, merci bien, — petit enfant sur les bras... Que la bénédiction de Jésus, d'Allah, de Mahomet, de Bouddha, de Brama, de Confucius et de Luther soir sur vos têtes, ô ladies aux doigts de roses, ô gentlemen au cœur brillant! »

Le boniment rendait, et la main de Mac Guldy s'emplissait d'annas, de pence, voire de roupies.

C'était la bombe en perspective, comme le laissait pressentir les tressaillements rigoleurs du noble nez rougi du jeune Choux.

Chacun s'apitoyait. Les ladies disaient en désignant Paul : « Quel beau bébé, il res semble à un bœuf. » Les gentlemen haussaient les épaules en déclarant : « Voilà où les excès du féminisme conduisent les hommes. » Une vieille dame s'approcha de l'enfant, et lui chatouillant le menton, l'implora :

— « Allons, baby, risette, vite petite risette. »

Choux, légèrement chatouillé par le doigt caressant de la vieille lady, se contenta de cligner de l'œil et d'avancer la bouche comme un enfant qui veut têter.

Ce geste enchanta la dame, elle tapota de nouveau les joues du gaillard, tira un bout de ficelle de sa poche et l'agita devant lui en minaudant : « Qu'est-ce qu'il dit le petit?... qu'est-ce qu'il dit à la dame? »

Le petit ne dit rien, non rien du tout, mais il ouvrit la bouche et hurla de toutes ses forces : Vive la classe! » Puis il imita la grosse caisse en donnant des coups de tête dans le ventre de son père et siffla pour finir la marche des grenadiers anglais, avec accompagnement de cymbales, claquements de langue et tyrolienne en voix de tête.

La dame s'évanouit et Mac Guldy ayant glissé la recette dans sa poche, chargea le gosse sur ses épaules, comme un traversin, et fila sans attendre les applaudissements du public.

Quand ils furent en sûreté, on compta la recette : « Y'a bon, approuva Paul, qui se ressentait toujours de son service à Haïti.

Y'a bon, mon vieux, mais nous avons brûlé l'invention dans sa fleur.

— « Nous?... Personne ne vous obligeait à siffler comme un merle au nez de l'Obligeance. Avec votre regrettable esprit d'à-propos, Paul, nous avons perdu au moins deux shillings. »

— « Ne vous frappez pas, Mac Guldy, écoutez plutôt ce que je vais vous confier, et renseignez-moi dans la mesure de vos moyens. »

Jean tira sa pipe et s'étant assis sur le sol, il leva vers son interlocuteur, ses beaux yeux troubles, étalés à droite et à gauche de son nez, ainsi que deux huîtres détachées de leurs coquilles.

— « Ergo, ô plus que cher Mac Guldy, ne nous occupons pas de la lady en question. Respectable, certes, elle le fut puisqu'elle s'acquit du mérite en nous offrant deux pence, mais nul ne peut nier qu'elle avait de la bouteille, dirais-je même du fût. En se bonifiant moralement elle perdit ce je ne sais quoi qui rend la femme attrayante pour n'importe quel homme. Cette dame ap-

partient à l'histoire et cela m'amène à vous confier que le garçon du père Thönenbaûm appartient également à l'histoire et d'une manière plus prestigieuse. Ce jeune homme s'appelle, m'avez-vous dit, François Villon. Ce nom a frappé ma mémoire et sans plus tarder j'ai acheté un dictionnaire historique que si vous le voulez bien, nous allons ouvrir à la lettre V. »

Mac Guldy exagérant son prognathisme se pencha sur le livre que son camarade feuilletait d'un doigt mouillé.

Après quelques minutes de recherches, Paul appuya son doigt triomphalement sur une page et lut : « François Villon, poète français, né en 1431, risqua plusieurs fois la potence et mourut on ne sait où vers 1489. »

— « Eh bien? interrogea-t-il. Vous ne saisissez pas? »

— « J'avoue... euh... il naquit en?

— « En 1431 et mourut on ne sait où en 1489.

— « Well, en 1489.

— « La combinaison gît en cette date 1489 et je vous prie de croire que la bombe

sera à la hauteur de l'effort. Quelle noce! Des huîtres et du vin blanc, des Malaises et des congayes, et des cigares de Birmanie! » clama Choux enthousiasmé.

— « J'ai toujours passé pour un débrouillard », avoua Mac Guldy en hésitant entre chaque mot. « Toujours... pour... un... débrouillard... Cependant... si... ce... que... vous... dites... est... vrai, je vous honorerai, Choux, plus qu'il n'est possible... d'honorer... un... homme... un... dieu. »

— « Je tiens le fil de l'aventure et les huîtres et le vin blanc, et tout et tout. Seulement, pour cela, vieux garçon, il est bon que nous puissions compter l'un sur l'autre... Est-ce dit? Tout d'abord, nous devons quitter Colombo, ramer sur Haïti en emportant le Villon François, et là, tout doucement, le faire mourir de mort violente pour l'intérêt supérieur de la maison Choux et Mac Guldy. »

— « C'est entendu, répondit Jean, nous partirons demain; je connais un truc pour entraîner François à notre suite. »

« — Que Dieu nous prête de la santé sur

l'âme de Villon, déclara Paul sentencieusement. Il agira sans risque envers d'honnêtes créanciers, car à mon avis l'âme du pauvre boy est déjà à moins de cent mille du sein de son omnipotente personnalité! »

La nuit nivela des aspérités dans le raisonnement des deux aventuriers et quand l'aurore fit siffler les sirènes des steamers dans ses doigts de rose, le projet s'équilibrait parfaitement, tout au moins dans le cerveau de Paul Choux.

Les simulacres d'une toilette hâtive terminés, Mac Guldy et Paul sortirent, espérant quitter l'innommable taudis pour toujours.

Dehors, une odeur de légumes frais, de citrons et de melons d'eau invitait à la nonchalance. Sur le seuil de son bar, le père Fritz prenait l'air avec son nez, cependant qu'à l'intérieur François Villon s'agitait selon le rite de ses fonctions.

Depuis une quinzaine de jours, le pauvre garçon s'enlisait dans la plus fangeuse mélancolie. Le choix d'un nom présumé glo-

rieux ne lui apportait pas les satisfactions qu'il avait espéré en tirer.

Un succès relatif dû à l'intervention de ce sinistre loufoque de Pelbêche, n'avait réussi qu'à lui procurer un emploi de barman chez un vieux légionnaire roublard, qui ne se laissait voler que des pièces fausses. Peu de prestige, peu de profit, telle se présentait la situation. L'amour et l'eau fraîche, pouvait-il en parler? L'eau fraîche prenait sa source dans l'Océan et l'amour? Des Malaises répugnantes, des négresses de Zanzibar, marchandant leurs grâces à des tarifs plus élevés que ceux d'une demi-mondaine à succès.

— « C'est du dégueulasse, gémissait Villon, du pur dégueulasse, j'aurais aussi bien agi en restant dans mon pays natal... Si un croiseur américain descend un « maître » pour racoler, j'embarque, misère de bon sang! »

A ce moment, Paul Choux et Mac Guldy pénétrèrent dans le bar et se firent servir une absinthe avec de la grenadine.

— « Oui, dit Mac Guldy, comme François

les servait, oui, il m'est revenu qu'il y avait de l'or là-bas, de l'or et pas de cailloux pour paver les routes, à tel point qu'on échange l'or contre des cailloux. C'est admirable et si nous trouvons un commanditaire pour payer notre transport jusqu'à « Frisco », je lui garantirai un tiers dans les bénéfices. ... Le transport pour trois jusqu'à « Frisco », c'est tout ce qu'il nous faut trouver. »

Il avala son absinthe d'un trait, en redemandait une deuxième quand François Villon le tira par la manche, l'invitant à venir prendre le frais derrière le bungalow où logeaient Fritz et sa femme Anna.

Des moutards hurlaient à l'intérieur de la case. Une voix maternelle les encourageait : « Oh! les charognes, n'y a donc pas de bon Dieu pour leur fermer la bouche! » Le bruit sec d'une giffle ponctua net le discours, puis les hurlements reprirent, mais avec beaucoup plus de force et d'entrain.

— « Vous disiez, demanda François Villon, qu'il y a de l'or là-bas... où... de l'or échangé pour des cailloux? Si vous voulez je

vous commanditerai, j'ai des cailloux à en revendre. »

— « Merci, frère, répondit Mac Guldy, en lui serrant la main avec effusion, merci ô frère, j'ai des cailloux aussi, des cailloux autant qu'il est possible à un homme d'en avoir, je n'ai qu'à me baisser pour en prendre... mais je n'ai pas beaucoup d'argent pour payer mon transport jusqu'à « Frisco », mon passage, celui de mon compagnon et le vôtre, si vous désirez entrer dans l'affaire, pour une part quelconque. »

— « Je réfléchirai, opina Villon.

— « Réfléchir, ô fleur de terrain vague, et pourquoi? Pourquoi mon dieu! Tu te morfonds ici dans une condition déshonorante pour le nom que tu illustras par ailleurs. Crois-tu que je n'ai pas reconnu en toi le célèbre poète? Je sais par cœur tes œuvres les plus belles, ô François! » et il chanta en se pinçant l'avant-bras pour simuler le banjo :

En revenant de la foire du Congo
hiho
huho
pan
dégourdo

On y boit du vin à tire-larigot
du bon vin de France...
Pas plus cher qu'à Paris
huhi
huhi
Pan
dégourdi
Pas plus cher qu'à Paris!

François Villon béait devant son œuvre ainsi révélée ce qui le décida au point de sortir de son pantalon de toile une bourse en cuir pouvant contenir 700 francs d'or.

— « C'est bien, mon vieux, c'est bien, je vois que vous connaissez mes œuvres, soupira-t-il. J'étais jeune quand j'ai fait ça, vous me la copierez. Pour l'instant il y a dans cette bourse sept cents francs; je les mets dans l'affaire. C'est tout à fait suffisant pour payer notre passage jusqu'aux Etats-Unis. Seulement quand nous serons arrivés àla douane de San-Francisco, ne faites pas de blagues; n'allez pas dire que je suis poète, on me ferait payer un droit énorme comme objet d'art. »

Mac Guldy remercia Villon sobrement, comme il sied entre businessmen et tout en

s'en allant prévenir son associé, il recommanda chaudement à sa victime de réunir le plus de cailloux possible pour échanger avec les indigènes de ce nouvel Eldorado.

— « Eh bien? » demanda Paul

— « C'est fait, vieux jeune homme, il paye le passage et nous accompagne. Ca devait être écrit, quelque part dans le ciel.

*

On s'embarqua sur un mauvais paquebot d'une compagnie italienne de septième ordre. François Villon bourré de cailloux jusqu'au ras des poches ne pouvait pas grimper. Il fallut le hisser comme un paquet à l'aide d'un monte-charge.

Le digne mulâtre étincelait de joie. Après avoir plaqué le père Fritz sans lui laisser d'adresse, il tâtait avec plaisir ses poches pleines de galets, songeant que cette présente non-valeur se transformerait tôt ou tard en billets de banque soigneusement imprimés, dispensateurs du luxe le plus insolent, de l'ivresse la plus publique, à la barbe des policemen obnubilés.

Ces heureuses pensées l'aidèrent à supporter un voyage pénible car l'infernal sabot à vapeur se roulait à droite et à gauche comme un enfant pris de coliques.

— « Il me sera toujours aussi difficile qu'à un cul-de-jatte d'avoir le pied marin, beuglait François, affalé sur le pont, la figure plus verte que l'élément liquide.

Choux et Mac Guldy ne souffraient pas le moins du monde du mal de mer, seulement pour donner confiance à Villon ils simulaient des angoisses sans nom.

Le capitaine, un certain Jobardelli Anselmo, coiffé d'un ancien bousingot datant de 1830 les encourageait de son mieux.

— « Ce que vous donnez aux poissons, Dieu vous le rendra là haut! »

Tout de même après une traversée qui dura bien trente jours, pour la raison majeure que l'arbre de couche avait été remplacé par un arbre de Noël, à la suite d'une erreur incompréhensible, la sirène gémit, siffla meugla et dans un nuage de fumée noire étoilée d'escarbilles, l'ignoble petit navire pénétra dans le port de « Frisco ». Alors tous les grands vapeurs s'écartèrent de lui, de peur d'attraper la gale ou quelqu'autre maladie de peau contagieuse pour leur peinture fraîche, éclatant témoignage de leur santé et de l'orgueil de représenter une compagnie décente.

Débarqués à San-Francisco, les trois associés se dirigèrent vers le quartier chinois et

Mac Guldy conseilla à François Villon de déposer ses cailloux dans un coin, en se réservant le droit de les reprendre lorsqu'on partirait pour le Mexique afin de gagner Haïti, point terminus où devait aboutir le complot odieux que Paul et Jean perpétraient depuis Colombo.

A « Frisco » la vie est chère et facile. Les « Trois » comme bien entendu, ne possédaient pas un traître centime, et tout de suite il fallut parer à des éventualités pressantes.

Ce fut Mac Guldy qui se chargea d'organiser la chasse aux dollars. Il connaissait le pays car autrefois il avait servi en qualité de cow-boy dans un ranch important, naturellement le plus important de la Prairie.

— « Avant d'aller chercher l'or où je sais, dit-il aux autres qui, debout, l'écoutaient, il nous faut recueillir l'argent nécessaire pour continuer notre voyage jusqu'à Haïti. Nous sommes à mi-chemin, jusqu'ici la chance nous a favorisés. Gardons notre confiance en la belle étoile qui dirige nos entreprises.

Je l'ai dit, la faveur des Puissances est sur nos têtes. »

Et l'on décida en conseil que François Villon, en qualité de poète, irait chanter dans les « saloons » en s'accompagnant sur le banjo dont Mac Guldy ne s'était point séparé.

Au bout d'une huitaine de jours pendant lesquels les « Trois » donnèrent aux habitant de « Frisco » une mesure approximative sinon exacte de leurs remarquables facultés de débrouillards, il se trouva dans la bourse commune suffisamment de dollars pour se faire conduire à Caracas, grâce à d'ingénieuses combinaisons échafaudées économiquement, l'indicateur des chemins de fer en mains.

Enfin, Mac Guldy, Paul Choux et François Villon débarquèrent à Caracas.

Choux connaissait la ville. Il se laissa aller aux souvenirs. Il en bourra sa pipe avec du tabac qui lui rappelait celui de l'oncle, et dans la fumée il revit le *'T brandt*, le capitaine Pieter Decorbus, le premier maître

racoleur, et son service à bord du *Cocotier*.

— « Où est l'or? gémit Villon d'une voix dolente.

— « Dans le tiroir de la cruche! » lui répartit Mac Guldy légèrement impatienté.

Paul mit au service de l'association sa connaissance du pays. Cette science parfaite de l'endroit permit aux « Trois » de boire au plus juste prix. Ils en avaient besoin. Surtout Mac Guldy et Choux, car le moment d'agir les pressait comme un créancier sans entrailles.

Leur cuite fut quelque chose d'atroce. Dans un cabaret, entre un lépreux polyglotte et deux détectives présentant tous les symptômes de la peste, ils burent un rhum qui leur laissa au palais l'impression d'un sou en cuivre sucé comme un bonbon.

Ils sortirent après deux heures de débauche. François Villon cherchait la route à tâtons, comme un aveugle du vieux Breughel. La nuit chaude des tropiques chauffait l'eau marine, l'air était si lourd que Mac Guldy tomba à genoux. Paul Choux sentit son sang surchauffé aller et venir dans ses ar-

tères comme un piston de locomotive; il ébaucha dans la nuit criblée d'étoiles le geste de quelqu'un qui ouvre une fenêtre, puis il tomba la tête la première dans un quadrille de mouches corsetées d'acier bleui.

Allongés sur le sol, les « Trois » tiraient une langue qui semblait sortir d'une soupe toute bouillante, et leurs mains s'agrippaient à l'échancrure de leurs maillots, dans un geste semblable.

***

Mac Guldy et Choux, la bouche encore pâteuse de l'ignoble soulerie de Caracas, débarquèrent cependant, sans autre avatar à Port-au-Prince.

La ville n'avait pas été pavoisée en leur honneur. Non, pas de drapeaux, pas d'arcs de triomphe, pas de jeunesse des écoles pour les saluer d'une aubade devant le Palais de la Présidence.

François Villon, que sa supercherie littéraire prédisposait à l'orgueil et aux aventures glorieuses fut le seul à s'en montrer surpris.

Cette surprise, d'ailleurs, ne tarda pas à céder place à son incommensurable soif de l'or, et muni de cailloux au point de s'enliser dans toutes les ornières de la route, il ne cessait de ratiociner, indiquant à ses compagnons la manière dont il comptait user des richesses, dont il se grisait déjà.

La fièvre de l'or, dépassant dans son or-

ganisme les limites de la bienséance, on lui fit prendre de la quinine et on le coucha dans le lit d'un torrent desséché, non loin d'une case abandonnée, où les aventuriers établirent leur quartier général.

— « Alors? » dit Mac Guldy, quand il fut seul avec Paul Choux.

Cinq minutes d'un silence non falsifié ennoblirent la misérable cabane au point de lui donner l'aspect majestueux d'un théâtre vide de tous spectateurs. Puis Choux alluma sa pipe, agita sa main, comme pour encourager Mac Guldy à se taire et parla.

En substance, et avec des « Vous comprenez » et des « que je dis », il exposa, aussi clairement que le permettait l'obscurité croissante, le sort désastreux qu'il réservait au pauvre crétín sommeillant à quelques mètres d'eux, en toute innocence.

Il fallait, et c'était urgent pour le plan que lui, Paul Choux, avait patiemment construit, faire disparaître le mulâtre.

L'heure venait de sonner pour l'envoyer dans le royaume des taupes et toujours lui, Choux, se permettait de demander un avis,

voire un conseil à l'honorable Mac Guldy, oh! tout simplement pour savoir de quelle façon on tuerait le prestigieux et fabuleux sang-mêlé, dit François Villon.

— « On pourrait le tuer à coups de revolver? » suggéra Mac Guldy en se frottant les mains d'un air benoîtement dévôt.

— « Du bruit!... le moins de bruit possible », répondit Paul.

— « On pourrait l'étrangler avec une arête de poisson? »

— « Evidemment, évidemment, Mac Guldy, mais ne croyez-vous pas qu'il soit préférable de le tuer par le ridicule?

— « Damned! Parbleu, je suis de cet avis, il faut le tuer de cette façon. »

L'enthousiasme baissa avec les minutes de réflexion. En vérité, l'extraordinaire idiot, qui cuvait sa soif de richesse dans le coin le plus sinistre d'une nature qui aurait dégoûté un ver solitaire, se prêtait peu, autant dire pas du tout, à se laisser tuer par le ridicule. Il était blasé dans cette voie, aussi blasé qu'un homme peut l'être et c'était à prévoir que toutes les attaques dans ce

sens échoueraient contre un bougre ayant épuisé pour sa part toutes les âneries qu'il est possible d'imaginer.

— « Ce n'est donc pas encore ça, opina Paul Choux en hochant la tête.

— « J'ai connu, dit Mac Guldy, d'une voix de flûte, tout à fait anormale chez lui, une courtisane de la Vera-Cruz qui fit mourir un planteur de Saint-Domingue, un planteur de jalons, d'une œillade assassine... »

— « Oui, je sais, mais il nous faudrait une femme. Ah! vieux garçon, je donnerais cent des pépites que cet infernal abruti possède en rêve, pour une Pépita en chair et en os!... »

De nouveau, le silence enveloppa la case. Choux en lui-même repassait toutes les circonstances de sa vie, en se promenant sur le crâne un fer de blanchisseuse mis au chaud dans le creux de sa poitrine.

Ce moyen générateur d'idées inavouables ne faillit pas à la confiance de Paul. Le jeune homme se détendit subitement, comme une sibylle qui vient de s'asseoir sur un clou, et prenant Mac Guldy par les épau-

les, il lui cria en pleine figure, ne pouvant contenir sa joie :

— « Qu'est-ce que François Villon? Un enfant! un véritable enfant, un enfant anonyme du sexe masculin, un pauvre malheureux, venu mal à propos dans cette vallée de douleurs, un enfant n'ayant encore aucun contact avec l'existence et que sa mère...

— « Que sa mère?... demanda Mac Guldy haletant.

— « Que sa mère, Godfordom! abandonne, misère de bon sang! Et comment abandonne-t-on les enfants du sexe masculin parfaitement constitués, à votre avis, oui, à votre avis?...

— « On les abandonne à leur triste sort!

— « En principe, parfaitement, mais en réalité on les précipite, on les jette dans une fosse d'aisance. autrement dit dans les cabinets du septième où sont les chambres de bonnes.

— « Oui, je vois, nous allons jeter notre François dans les cabinets d'une maison à sept étages, et alors?

— « Alors, mon vieux boy, on accusera

sa mère. On dira : C'est encore une pauvre fille qui s'est débarrassée de son enfant par un crime abominable et nous, mon camarade, nous serons parés pour la première partie de notre programme. »

Mac Guldy se leva et gravement, posant sa lourde main sur l'épaule de Choux qui s'enfonça de trois pieds dans la terre molle, il lui dit : — « Mon ami, mon compagnon, si votre honorable imbécile d'oncle avait eu seulement la centième partie de l'esprit d'initiative que vous avez là, eh bien! permettez-moi de vous l'affirmer, en ami, sans vous vexer, eh bien, il ne serait pas nègre à l'heure qu'il est. Voilà ce que je voulais déclarer, ce que personne au monde ne pourrait m'empêcher de déclarer, même à l'octroi de San-Francisco. »

***

De la façon dont le pauvre François Villon fut jeté dans la fosse d'aisances d'une maison bourgeoise de Port-au-Prince, nous ne dirons rien. Une mort violente est toujours une mort violente et nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire d'insister sur un sujet qui ne comporte en lui-même rien de réjouissant.

Si des conclusions doivent être tirées en cette occurrence, nous laissons ce soin aux consciences respectives de Paul Choux et de Mac Guldy. Il se pourrait peut-être qu'ils eussent à répondre de ce crime à une personnalité plus éminente que la nôtre, et devant laquelle nous nous inclinons avec obédience, celle de Dieu.

Toujours est-il que tous deux perpétrèrent ce crime. Nulle force humaine ne pouvait empêcher qu'il fût et il fut. Pendant sept ou huit minutes, Choux et Mac Guldy entendirent le corps dégringoler le long du tuyau, puis Mac Guldy, cynique, fit jouer

la chasse d'eau et le silence régna troublé seulement par une fraîche voix de négresse, probablement à tout faire, qui chantait en heurtant son balai contre des meubles obstinés :

> Le Saint-Simon est un bateau
> Qui va su l'eau
> Comme un g'os poisson
> Capitaine aussi, yeut'nant en s'cond
> Sont gens emplis d'éducation.
>   Où ça!
> A la cabane bambou, etc.

« Hou! » conclut Mac Guldy en voix de tête; puis, prenant Choux par la main, ils descendirent les sept étages en se laissant glisser sur la rampe de l'escalier.

Les deux bandits entrèrent alors dans un hôtel borgne tenu par un certain Cyprien Thémistocle; ils inscrivirent leurs noms sur le registre et se déclarèrent « fils de famille » en marge de la case réservée à la profession.

Le sommeil semblait tout indiqué pour passer une nuit agréable. D'un commun accord, ils y sacrifièrent et s'enroulèrent dans leur hamac. Un courant d'air qui passait

sous la porte les berça mollement jusqu'à ce que le sifflet de garde (1) de la caserne Toussaint-Louverture, les éveillât par une sonnerie en fantaisie d'un effet instantanément fâcheux.

Dès qu'il eut ouvert l'œil, Mac Guldy cria : « Allons Villon, au jus! et combien qu' tu comptes, demain matin? »

Il s'arrêta instantanément. Une sueur froide l'inonda de la tête aux pieds. N'était-ce pas atroce, cette pensée inconsciente accordée au pauvre mulâtre après avoir agi envers lui comme on sait.

Choux ayant décroché son hamac — une vieille habitude de matelot — l'étala dans un coin et descendit dans la salle commune de l'hôtel pour jeter un coup d'œil, en apparence distrait, sur la « Gazette de Port-au-Prince ».

---

(1) Dans l'infanterie haïtienne, la " clique " se compose de sifflets qui remplacent nos clairons et de castagnettes qui tiennent lieu de tambours. Par économie, la musique proprement dite est re présentée par un écriteau promené par un valet de casernement.

En deuxième page, un titre éveilla son intérêt : INFANTICIDE.

« On a trouvé dans les lieux d'aisances du « septième étage de l'immeuble habité par « la famille Gouin, le cadavre d'un enfant « de 26 à 27 ans, du sexe masculin, parais- « sant bien constitué. Dans ses poches on a « découvert des papiers qui permettent de « l'identifier. C'est un nommé François Vil- « lon. On suppose que sa mère l'aura aban- « donné de cette façon. Il sera enterré aux « frais de la Ligue pour la protection des « célibataires. Ce crime étant passible du « Jugement dernier, l'enquête suivra son « cours jusqu'à cette époque; nous en infor- « merons nos lecteurs dès que la date en « sera fixée. »

— « Parfait, approuva Paul Choux. L'affaire se conduit toute seule, les Puissances s'en mêlent et tout va pour le mieux.

— « Enfin, interrogea Mac Guldy, le jour est arrivé, la situation confortable nous tend les bras. Profitons, profitons. Quand je pense que j'ai parcouru le monde en tous sens à la poursuite d'une insaisissable chi-

mère : l'Argent. Maintenant, mon vieux, je vais pouvoir contempler de nouveau Monnikendam et ses moulins à vent. De mes mains j'ornerai mes quatre fenêtres, chacune de quatre tulipes bien rondes comme les jupes des filles de chez nous. Je fréquenterai l'estaminet, je boirai l'advokaat et je fumerai du *Porto-Rico* dans des pipes de Gouda. Santa Claus! Vive les jambons, le cacao exempt de droits, les cigares pour tous et toute la joie de mes désirs réalisés!

— « En principe, vous raisonnez admirablement, Mac Guldy. Certes, le temps viendra où vous pourrez toucher du doigt ce rêve de toute votre vie, l'heure n'a pas encore sonné. La première partie de la tâche est accomplie certes et avec un succès qui dépasse mes espérances d'une tête. Résignons-nous, pour la seconde partie. Celle-là, le temps seul peut s'en charger. Il nous faut attendre cinquante ans, et dans cinquante ans, j'aurai touché le but où tendent mes efforts, la gloire avec un G majuscule et des tas d'articles dans les journaux de l'Ancien et du Nouveau Monde.

En entendant ces mots, Mac Guldy sentit son sang tourner en eau. Pendant quelques secondes, il eut comme une vague envie de prendre Choux par la peau du cou, de le faire tournoyer à bout de bras et de le projeter sur un cocotier, sûrement dans l'intention de l'y suspendre, tel un pantin en son, aux branches d'un arbre de Noël. La splendide assurance de son vieil ami le calma en le déconcertant, il garda ses projets pour une autre occasion et se contenta d'ouvrir ses oreilles, avec une pince monseigneur, par vantardise de professionnel.

— « Il faut attendre cinquante ans, mon doux Mac Guldy, cinquante années, pas une de moins, poursuivit Paul d'une voix tranquille. Et pourquoi? Oui, pourquoi? je lis dans vos yeux que vous me posez cette question. Simplement parce qu'une idée comme la mienne peut s'assimiler à ces petits vins généreux, certes, mais qui ne donnent tout leur bouquet qu'avec un demi-siècle de bouteille.

« Se servir de l'idée tout de suite serait

une folie que je ne veux pas commettre. Ne brûlons pas le billet de mille francs, que l'avenir peut nous réserver dans une centaine d'années, pour la malheureuse pièce de cent sous que l'on trouvera sur l'heure. Dans cinquante ans, nous serons riches ou glorieux. En résumé, mettons-nous courageusement au travail. Pour ma part, j'ai déjà trouvé une place de garçon de recette blindé et à extracteur automatique. J'ai pour vous une bonne situation de sous-chef de bureau dans une équipe de terrassiers qui travaille sur la ligne en construction de Port-au-Prince à Trou-Monsieur. Avec les pourboires, vous pouvez vous faire une piastre et demie par jour; c'est coquet, étant donné que la piastre vaut ici un franc cinquante. Nous voilà donc parés l'un et l'autre contre l'adversité et grâce à qui? Grâce à moi, Paul Choux. Je ne vous demande pas de remercîments, mon vieux, tout vient à point à qui sait attendre. »

Mac Guldy essaya de manifester une gaîté de circonstance pour cette bonne nouvelle.

Il sautilla en esquissant des ailes de pigeons, sa bouche se détendit en un sourire figé, puis il s'écroula sur le sol en sanglotant à fendre l'âme.

— Eh bien! mon pauvre enfant, fit Tante Rachel comme nous montions en voiture, te voilà encore sans place!

Hugues Rebell *(La Femme qui a connu l'Empereur)*

CHAPITRE VI

PENDANT les cinquante années que Mac Guldy et Choux employèrent dans un travail consciencieux et peu rémunérateur, il ne se passa rien d'extraordinaire, en un mot rien qui puisse tenir une place même épisodique dans un roman d'aventures, écrit avec un souci d'autant plus remarquable de la vérité que l'auteur lui-même fut toujours considéré comme un sacré menteur par tous ceux qui l'approchèrent.

Au cours de cette cinquantaine d'années, l'Idée fut toujours regardée comme un mystère par l'honorable Mac Guldy. Choux ne voulant la dévoiler qu'au moment précis, c'est-à-dire au terme qu'il s'était fixé pour la présenter au public avec la modestie d'un

artificier qui tire le bouquet d'un feu d'artifice.

Mettant à profit les rares minutes de répit que leur laissait un travail honnête et mal rétribué, les deux amis portaient des fleurs et des couronnes de marrons d'Inde sur la tombe à peu près abandonnée de ce pauvre François Villon.

Ils racontaient sur lui d'étranges histoires dans les bouchons. Mac Guldy qui savait chanter en mesure hurlait jusqu'à des deux heures du matin les œuvres complètes du pseudo poète qu'ils avaient assassiné.

Les nègres d'Haïti dont la poésie réside dans leurs vêtements applaudissaient aux « Hiho Dégourdo » et aux onomatopées vulgaires des soi-disant poèmes du mulâtre. Et la renommée, embouchant sa trompette d'airain, portait de cocotier en cocotier, de case en case et de bouchon en bouchon, la nouvelle qu'un poète illustre, nommé François Villon, gisait dans une fosse commune après avoir été jeté dans les water-closets d'une maison de Port-au-Prince.

— « L'idée mûrit, répétait Choux en se

frottant les mains; dans quelque temps, mon vieux Mac, on ne parlera plus que de nous deux. »

Et l'âge meurtrissait leurs joues, raflait leurs cheveux, desséchait leur peau sur leurs os.

Mac Guldy le géant se traînait péniblement couché en angle droit, à tel point que, trop vieux pour piocher le long des lignes de chemins de fer, il servait de table à thé chez un grand danseur nègre, qui jouait comme ombre chinoise sur un écran de toile blanche.

Choux ne valait guère mieux que son compagnon, mais plus têtu ou plus adroit qu'une mule, comme vous voudrez, il attendait patiemment cette cinquantième année au cours de laquelle la fortune devait leur sourire de toutes ses dents.

Un fait vint hâter l'éclosion de cet œuf sensationnel qu'ils couvaient avec tant d'amour.

Tous les jours, Choux et Mac Guldy se rendaient à la poste restante pour réclamer une lettre que le hasard aurait pu déposer

à leur intention dans ce guichet. Pour Mac Guldy, c'était peu probable, mais pour Paul Choux qui jouissait d'une famille à Truchebœuf, ce n'était pas du tout impossible. En effet, un certain samedi, jour consacré à Marie sur toute la terre chrétienne, l'employé remit au vieux Paul une lettre à son nom, portant un timbre de France. Choux n'eut pas de peine à reconnaître l'écriture de son oncle et après s'être excusé devant Mac Guldy, il déchira l'enveloppe et prit connaissance du contenu.

C'était l'oncle Thomas lui-même qui écrivait à son neveu :

« Mon pauvre cher neveu,

« J'habite toujours Truchebœuf. Tout va « bien à la maison. Le poney — tu te rap- « pelles de « Little Jean » — a été mangé « par une ligue de protestation contre la vie « chère. Clopute, le valet d'écurie, est élu. « Il s'est présenté à la députation et n'a pas « été reçu, maintenant il est au nombre des « élus qui entourent notre Seigneur, ce qui « fait que je suis seul, comme tu pourras

« en juger par la suite des événements que
« je vais te raconter.

« Tout d'abord, mon pauvre cher neveu,
« je te demande pardon de t'avoir envoyé
« chercher du tabac si loin. C'était une fa-
« çon déguisée de me débarrasser de toi et
« maintenant je le regrette, car tu ne méri-
« tais pas un tel malheur.

« Pour commencer dans l'ordre, ta tante
« n'est pas ta tante. En me trompant avec
« elle, tu ne fis, à l'instar de beaucoup de
« jeunes gens de ton âge, que de serrer de
« près la bonne de tes parents.

« Ceci demande une explication et la
« voici : Quand je résolus de prendre
« femme, comme tu dois t'en souvenir, j'eus
« l'inconcevable légèreté de charger un vieil
« ami de s'occuper de tout, c'est-à-dire de
« choisir mon épouse et de signer pour moi
« sur le registre des mariage, car à cette
« époque, mon temps était entièrement ab-
« sorbé par un ouvrage d'exégèse sur l'as-
« cendance des nègres d'Haïti et de Saint-
« Domingue. En s'occupant de tout pour
« ma femme, cet ami me trouva par la

« même occasion une servante que je lui de-
« mandais par lettre. Il m'expédia l'une et
« l'autre sans étiquettes. C'est donc dire
« qu'avec ma chance habituelle, je confon-
« dis l'épouse et la bonne, recevant cette
« dernière dans mon lit.

« En couchant avec Lucy, tu ne m'as
« trompé qu'avec ma bonne et c'est le point
« capital. Donc, en constatant mon erreur,
« je remis Lucy à la cuisine et je voulus
« rendre à la malheureuse Isabeau la place
« qu'elle devait occuper dans mon foyer.
« Isabeau qui nourrit beaucoup de haine
« contre moi, ne voulut pas réintégrer la
« chambre conjugale. Elle s'est entendue, je
« ne sais comment, avec un avoué et elle
« a demandé le divorce en sa faveur, sous
« ce prétexte, hélas! trop indiscutable, que
« j'entretenais une concubine sous mon toit.
« J'ai perdu ce procès et je dois lui fournir
« pendant toute sa vie une pension alimen-
« taire, composée de haricots et de gros sel,
« à sa volonté, et c'est une ruine.

« Je n'ai plus un sou, d'autant plus que
« Lucy, son amie — Madame Moute, l'an-

« cienne candidate — et leur complice Le-
« court-Bouillon, m'ont entraîné dans une
« affaire qui se révéla comme une débâcle.

« Ma femme, dans une minute d'emballement électoral, m'arracha la promesse « écrite et signée de mon nom, d'acheter le « journal que dirigeait cet infâme Lecourt-« Bouillon.

« Dans ma bonne foi, je crus qu'il s'agis-« sait d'acheter moyennant cinq centimes, « ce journal tous les matins. Un nouveau « procès, que je perdis, me démontra mon « erreur. C'était le journal entier, rédac-« tion, immeuble, imprimerie et tout, que « je devais acquérir, paraît-il, pour la baga-« telle de 700.000 francs.

« Mon premier procès contre ma femme « ne me servit pas, si j'ose dire, pour le « second, je fus condamné à payer 700.000 « francs à Lecourt-Bouillon, en plus des « frais de justice qui, naturellement, me « tombèrent sur le dos.

« J'édite donc maintenant un journal que « je suis seul à lire et que je tire à 500 exem-« plaires, ce qui me permet de gagner quel-

« ques sous par jour en les revendant au
« kilo à Leroy-Boqual, l'épicier.

« Mon pauvre cher Paul, comme tu le
« vois, je suis plus pauvre que Job, et je n'ai
« même pas de fumier pour me coucher,
« car par chez nous le fumier coûte cher.

« J'ai pensé à toi dans ma détresse. Sou-
« viens-toi qu'il te manquait une pièce de
« un franc, quand tu m'as rapporté le tabac
« d'Haïti. J'espère que tu la retrouveras.
« C'est le seul espoir pour moi de me créer
« un peu de bien-être à la fin de mes vieux
« jours. Si quelquefois tu rentres en posses-
« sion de cette pièce, je sais que ton honnê-
« teté naturelle te fera un devoir de me la
« rendre.

« Je t'attends avec impatience.

« Ton oncle,

« Thomas TURNLOP. »

« Chevalier d'instruction gratuite, Com-
« mandeur du Mérite Récompensé. »

— « Toutes les guignes! » déclara Choux,

quand il eut lu et relu la lettre de son oncle.

— « Des nouvelles? demanda Mac Guldy.

— « Oui, ça vient de l'oncle Turnlop, vous savez, le Corbeau Blanc.

— « Ah! cette vieille andouille? Ha! ha! est-il salé et débité en charcuterie sous le nom usurpé de saucisson de Lyon? »

— « Il y a de ça », répondit Choux. Puis il conta à son associé les dernières tribulations du pauvre homme avec des commentaires dictés par la pitié la plus sincère et le cynisme le plus révoltant.

— « Il résulte de tout ceci, mon vieux Mac Guldy, qu'il faut hâter le dénouement... c'est peut-être un peu tôt, mais il n'y a plus à reculer, car il est de mon devoir de soutenir le malheureux Turnlop. Voilà bientôt 47 ans que nous avons conduit à sa dernière demeure le regretté François Villon, c'est le moment de le tirer du sein de la terre pour le rappeler un peu à la mémoire des hommes. Vous avez de l'orthographe, Mac Guldy, vous écrirez donc ce que je vais vous dicter, et que je rajeunisse de

dix ans si cette lettre ne révolutionne pas toutes les puissances modernes de l'histoire. »

Mac Guldy prit du papier et dans le bureau de poste, Choux lui dicta ce qui suit :

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous informer que « l'Amérique n'a pas été découverte par « Christophe Colomb, comme il est d'usage « courant de le croire.

« Mon grand âge me permettant presque « de m'inscrire dans la catégorie des monu« ments historiques, sans pour cela répon« dre au nom d'Isaac Laquedem, je me fais « un devoir de vous avertir que l'Amérique « a été découverte par un poète de mœurs « répréhensibles, nommé François Villon.

« A l'appui de cette thèse, je vous rappel« lerai que Christophe Colomb naquit, si je « ne m'abuse, en 1451, c'est-à-dire 20 ans « après la naissance de François Villon en « 1431.

« Des auteurs consciencieux affirment

« eux-mêmes que le poète mourut *on ne sait*
« *où*, retenez bien cela, vers 1489.

« La dernière date précise sur la vie de
« Villon est celle du 5 janvier 1463, lequel
« jour le Parlement annula la sentence du
« Prévôt de Paris contre François de Mont-
« corbier, en le « bannissant de la ville,
« prévôté et vicomté de Paris ».

« François Villon ne sachant que faire,
« s'en alla découvrir l'Amérique vers 1465,
« c'est-à-dire 28 ans avant l'arrivée de Co-
« lomb.

« Il est enterré à Port-au-Prince. Les indi-
« gènes se souviennent fort bien de lui et
« de ses œuvres. La tradition orale l'a rendu
« immortel dans cette contrée, aussi ouverte
« aux belles lettres qu'à tous les vents.

« Je tenais à rectifier cette colossale er-
« reur historique et je suis votre très hum-
« ble et dévoué serviteur, entièrement à vo-
« tre disposition pour les renseignements
« qu'il vous plaira de me demander.

« Paul Choux,

« Docteur en course à pied,
« Licencié de la Marine d'Haïti. »

Mac Guldy, émerveillé et sans force, laissa plusieurs fois tomber le timbre dont il devait affranchir la lettre.

Enfin, il reprit assez de courage pour passer une large langue sur la gomme. Cela lui fit du bien. Il en fut rajeuni au point de sentir sa vigueur d'autrefois remonter ses biceps en boule. Il appliqua une tape de jubilation dans le dos de Choux avec une telle violence que la langue de ce dernier sortit hors de sa bouche d'au moins six ou sept pouces.

— « Jetez cette lettre dans la boîte », ordonna Paul Choux en reprenant son équilibre.

Le crépuscule était tombé sur la ville, sans se faire de mal, comme toujours, et c'était l'heure des lucioles, des hannetons myopes, des banjos et des douces chansons créoles. Toute la nature parlait comme une dame mûre en chapeau rose, avec un bonbon dans la bouche sentant l'absinthe, et l'accent de Joséphine de Beauharnais.

***

Cette éclatante nouvelle tomba comme le tonnerre dans une Assemblée de savants patentés et d'historiens des plus érudits.

Ce fut un scandale. On fouilla les manuscrits de la Nationale; des hommes de bonne volonté furent descendus au bout d'une corde dans l' « Enfer » de cette imposante bibliothèque et jamais on ne les revit à la lumière du jour.

Un fait semblait certain. Qu'est-ce que fichait François de Montcorbier entre 1463 et 1489.

On nomma une commission d'enquête pour aller vérifier sur place les dires de l'honorable Paul Choux et la séance fut levée en signe de deuil en l'honneur de la mort du pauvre écolier parisien.

Aux Etats-Unis, cette prodigieuse découverte suscita un enthousiasme délirant. Des matchs de boxe furent organisés à droite et à gauche. Des paris s'engagèrent un peu partout pour Villon contre Colomb ou contre Villon pour Colomb.

Devant les grands journaux, une foule bruyante se pressait nuit et jour, entravant la circulation, suspendant le trafic, créant des accidents, tout comme la Providence. Dans cette foule, nul ne saura jamais le nombre des enfants qui furent giflés et la quantité de grosses personnes qui périrent étouffées, comme une simple affaire de mœurs. Une ville prit le nom de Villon city, et l'on éleva, devant la Maison Publique, la statue du hardi navigateur, une main sur sa lyre et l'autre sur une ancre de marine.

Quand la Commission débarqua à Port-au-Prince, l'histoire de Maître François s'était ébruitée dans le pays. Il y eut comme un soupir de soulagement collectif, quand on sut qu'une grande injustice allait être réparée.

La municipalité de Port-au-Prince, qui venait de recopier sur un cahier de notes, tout ce qu'on pouvait colliger sur cet inquiétant jeune homme de génie, ordonna qu'on lui élevât dans les vingt-quatre heures une statue en marbre noir patiné par le temps.

Quand la Commission débarqua sur le quai, vingt mille nègres se pressaient pour la recevoir. Choux et Mac Guldy en tête derrière les autorités.

Lorsque l'astucieux vieillard, c'est-à-dire Paul, neveu de Turnlop, vit de quelle façon son idée s'était poussée dans le monde, il eut une telle explosion de joie, qu'un grand nombre de nègres présents se fêlèrent grièvement en s'entrechoquant les uns contre les autres.

Mais déjà la musique jouait le fameux : HUHO DÉGOURDO, que tout le monde dans le pays attribuait au poète explorateur et l'on s'achemina vers le cimetière, en se marchant sur les pieds.

Le cimetière, bien qu'il fût dix heures du matin, était illuminé par des guirlandes de lanternes vénitiennes voilées de crêpe, et ce fut une minute d'une majesté incomparable quand les membres de la Commission se découvrirent devant la tombe de l'ancien assassiné.

Sur la pierre tombale, on pouvait lire ces mots à moitié effacés par la pluie :

CI-GIT
LE
CORPS
DE
FRANÇOIS
VILLON
✠
R. I. P.

Des couronnes se desséchaient çà et là dans un désordre coupable. Il y en avait de toutes formes, depuis la couronne de pain d'épice, jusqu'à celle de cuir bouilli qui sert de reposoir aux employés de bureau. Sur l'une d'elles, probablement offerte par le syndicat des envieux, on pouvait lire ces simples mots : « *Voilà le sort des débauchés* ».

Les fossoyeurs, sur un signe du gouverneur de la cité des morts, enlevèrent la pierre et découvrirent le cercueil de Villon dont on devait transporter les restes en Europe, ce qui fut par la suite, la source d'un nouveau conflit : l'Europe ne voulait pas des restes, elle voulait de Villon purement et simplement, mais c'est encore une autre

histoire sur laquelle il n'est pas séant d'insister.

Les restes de François furent donc congrûment emballés dans la naphtaline, et la Commission, après s'être convaincue que le décès de l'illustre écolier se trouvait porté sur les registres de l'Hôtel de Ville, se rendit au banquet qui devait célébrer cette réparation en rendant à César ce qui appartenait à César.

Ce banquet fut servi à l'européenne, c'est-à-dire que la chair humaine accommodée d'une façon ou d'une autre ne figura pas sur le menu.

Au dessert, entre la poire et le fromage, en l'occurrence, Mac Guldy et le vieux Choux, le membre le plus autorisé de la Commission d'enquête demanda la parole, ce qui lui fut accordé avec des « chut! » et des « taisez-vous » furibonds, pour les auditeurs, comme il est entendu.

Le membre de cette Commission s'appelait Clâpe, Anatole Clâpe, comme son père, il plongea dans l'histoire tel un canard dans une mare bourbeuse et commença l'apolo-

gie de François Villon, avec une telle véhémence que l'ouvrage paradoxal de Thomas de Quincey sur l'assassinat considéré comme un des Beaux-Arts n'offrit plus, aux yeux de tous ceux qui l'ignoraient, qu'un vulgaire résidu de banalités courantes.

De la découverte de l'Amérique, Clâpe en parla comme si cette dernière avait poussé l'astuce et la perversité jusqu'à se cacher exprès.

Il rendit grâce à Villon de l'avoir retrouvée et le remercia un peu comme un monsieur remercie un cocher de fiacre qui lui rapporte son parapluie trouvé sur les coussins de la voiture.

Toute la gloire de cette radieuse aventure, sans hésitation, il la reporta sur un certain Pelbêche que tout le monde jusqu'alors s'était obstiné à considérer comme un des plus fins produits de l'idiotie au vingtième siècle.

Ce Pelbêche, ramassé dans un cabanon de Colombo et lavé pour la circonstance, trônait au bout de la table d'honneur et ac-

quiesçait du menton en versant des cuillerées de potage sur la tête de ses voisins.

On considéra ces gentillesses comme des distractions de savant surmené et quand monsieur Clâpe lui offrit une pastille de réglisse au nom du gouvernement, il fut évident aux yeux de tous, que la récompense ne mettait aucunement en échec la modestie de cet homme adorable.

Dans sa distribution généreuse, l'éminent Clâpe n'oublia pas Choux qui, somme toute, l'avait prévenu. Il lui remboursa le coût de l'affranchissement de sa lettre désormais historique et lui donna une poignée de mains pour lui tout seul, avec la permission d'en user absolument comme il en jugerait bon.

Le discours terminé, des laquais soulevèrent les bancs et renversèrent les auditeurs qui s'y tenaient encore assis; la table fut desservie et les Officiels prirent place dans des brouettes capitonnées, aux armes de la ville, qui les emportèrent jusqu'au bateau où les attendait déjà la dépouille du successeur de Christophe Colomb.

Des mouchoirs agités, un grouillement multicolore sur les quais d'une blancheur aveuglante, des cris, des rires, et le steamer s'élança, laissant sur la mer verte un sillage blanchâtre un peu comme une bave d'escargot sur une feuille de laitue.

Choux et Mac Guldy que l'émotion et la vieillesse avaient rendu bègues, se regardaient en silence.

— « Eh bien, mon vi... vieux », bégaya le premier le vieux Mac. Vous... vous... m'a... voue... rez... que... que... pour une ré... ré... us... ussite..., c'est... une... sa... sale ré... réus... site! »

Choux ne répondit pas; courbé vers le sol, toussotant à fendre l'âme, il tâtonnait de la main, cherchant des pincettes, essayant de tisonner un feu imaginaire, comme sont accoutumés tous les vieillards qui possèdent un peu d'esprit classique dans leurs attitudes.

Au bout de quelques minutes d'un malaise de plomb, le créateur responsable de cette histoire en queue de poisson frappa son front génial de sa paume ridée.

— « Ne craignez rien, Mac Guldy, cette aventure, je l'avoue, malgré la patience dont nous fîmes preuve pendant cinquante années d'un travail de forçats, ne nous a pas apporté les bénéfices que j'escomptais. Mais cela n'est rien. Je viens de mettre à point une autre idée qui réparera ce qu'il y avait de défectueux dans la première. Voici : il s'agit de découvrir un homme qui s'appelle Christophe Colomb, n'est-ce pas. Nous le ferons disparaître comme le mulâtre et au bout d'un certain temps nous prouverons que François n'a pas découvert l'Amérique, qu'il est... »

— « Il n'y a pas de certain temps, Monsieur, interrompit Mac Guldy sans bégayer cette fois. Il n'y a plus de certain temps. Que Villon ait découvert l'Amérique, je m'en fous, Monsieur, oserai-je dire. Et j'agis de même envers Christophe Colomb, vous-même et le reste.

« Maintenant, je vois clair dans votre jeu. Vous n'avez pas d'idée, Monsieur, pas enfin, Monsieur, ce qu'un honnête homme peut appeler une idée sans rougir. Je dois recon-

naître cependant que votre génie est infernal pour ce qui consiste à rendre les gens ridicules, exactement pour ce qui consiste à les berner, Monsieur! Je ne peux nier vos capacités, votre initiative, personne non plus ne pourrait le nier, mais permettez-moi, sans vous offenser, de mourir tout au moins d'une mort naturelle. Les différentes manières de trépasser sont connues de tout le monde, il n'y a aucun doute là-dessus. Pourtant, je pense que vous devez connaître, vous, une autre manière de mourir, Monsieur! Vous devez posséder dans votre astucieux cerveau à gaz, un procédé étincelant pour passer de vie à trépas, de ce monde en Enfer, car le Ciel vous est aussi fermé que la porte d'un compartiment de dames seules. Ce procédé, Monsieur, je ne veux pas l'expérimenter à mes dépens. L'affaire Villon me suffit et me suffira encore pendant les quelques minutes qu'il me reste à vivre. Adieu, Monsieur, ma force physique n'est qu'une bagatelle, comparée à celle de votre intelligence. Vous êtes titulaire de soixante-dix-sept ans d'âge... Doué comme

vous l'êtes, vous pourrez vivre encore autant pour la confusion de l'humanité; cette considération me pousse dans la tombe et j'ai l'honneur de vous saluer, Monsieur! »

Ceci dit d'un seul jet, Mac Guldy s'éloigna de Choux, haussant les épaules, et pénétra dans un grand café où il se fit servir un thé bouillant.

Le barman considéra avec une stupéfaction insolente cet individu qui ne payait guère de mine. Cependant, l'honorable Mac ayant fait sonner sa dernière piastre sur la table, l'homme en blanc s'exécuta et revint bientôt avec le liquide demandé.

Mac Guldy prit la tasse des mains du garçon, puis, stoïquement, sans donner de conseils à son entourage, il répandit le contenu du bol sur sa tête chauve et se brûla élégamment la cervelle.

Il mourut, tortillé en papillottes, comme un goujon étalé sur des rognures de zinc et rendit à celui qui la lui avait prêtée son âme, sa vieille âme désormais trop usagée pour servir à quoi que ce soit.

Il ne faut rien répondre
à cet esprit farouche.

Molière (*Don Garcie de Navarre*).
(Acte IV, scène VII.)

CHAPITRE VII

Le départ de Mac Guldy et sa mort qu'il apprit par un ami complaisant, apportèrent un peu de découragement dans l'attitude de Paul.

Il fronça les sourcils et sacrifiant au geste commun à tous les hommes qui tiennent à manifester leurs ennuis, il tâta fébrilement toutes ses poches les unes après les autres.

Par hasard, Paul Choux avait revêtu son ancien costume de matelot dont il avait allongé la vareuse en forme de jaquette à l'aide de deux pans mobiles qu'il retirait pour s'asseoir.

En râclant avec soin les brins de tabac et les miettes de pain qui garnissaient l'intérieur de ce vêtement, il crut sentir, puis sentit véritablement un objet de forme ronde, niché dans la doublure de son mou-

choir. Au contact il reconnut un jeton ou bien une pièce de monnaie. En approfondissant davantage, il opina pour la pièce de monnaie. Des promeneurs le croisèrent et l'ancien matelot affecta de regarder les affiches. Bien que l'envie le dévorât d'établir l'identité de cette pièce, il attendit donc patiemment jusqu'au soir que l'heure sonnât de rentrer chez lui.

Quand il fut tout seul dans sa case, il ferma les volets, boucla la porte à double tour avec un lasso, éteignit la lampe, alluma un rat de cave, se glissa à plat ventre sous son lit entre des vieux souliers et des balayures, et là, congestionné à son aise, à l'abri de tout regard indiscret, il déchira le mouchoir et découvrit une pièce de un franc en argent, un Napoléon III des plus réussis.

Dans sa joie, Choux donna de la tête contre le matelas en toile d'araignée, se dégagea en rampant et rétablit la lumière de la lampe en supprimant celle du rat de cave.

— « Veine! Oh! veine! jubilait-il... Cette pièce est celle que j'ai perdue en achetant le tabac de l'oncle. Il ne me reste plus qu'à

revenir en France. Et j'irai trouver le vieux Thomas et je lui dirai : Voici ce que je vous dois. C'est un scaphandrier qui a bien voulu me la repêcher dans l'Océan Pacifique; voyez cependant, l'eau ne l'a pas trop abîmée, elle peut encore fournir un bon usage.

Le bon vieux Choux, en pleine jubilation, dansa. Il entrevoyait toute une existence future dans la petite maison calme du quai Rurick.

— « Je l'embellirai, cette maison, je l'embellirai de mes souvenirs. »

Truchebœuf lui apparaissait comme un Eldorado pour vieillards. Il vivait à l'avance les bonnes petites parlotes dans les estaminets, nouant la fumée de sa pipe avec celle de la pipe de son voisin.

Lucy ne serait plus là pour apporter un trouble fâcheux dans la sérénité des quelques années qui lui restaient à vivre.

En pensant à Lucy, il sécha une toute petite larme au-dessus de la lampe. C'était un peu pour elle qu'il avait parcouru le monde sans profit. Lucy aux bras blancs,

quelle prodigieuse génératrice de forces fûtes-vous! Paul Choux ne cessait de penser à elle et l'idée lui vint qu'il pourrait peut-être l'épouser en arrivant.

Cette pensée lui donna le désir d'agir. Il s'habilla avec soin, c'est-à-dire qu'il enfila ses bretelles en ficelle rouge, puis le sommeil taquinant ses paupières il s'endormit, rêvant de nuptialités, de cloches, de fleur d'oranger et d'aimables formalités à accomplir.

Au premier chant du coq,répété de basses-cours en basses-cours, Choux bondit tout habillé.

L'espoir de la vie nouvelle qu'il venait d'entrevoir le rajeunissait assez pour lui permettre de recommencer ses études dans une Ecole Maternelle.

La question embarrassante, le seul point faible au début de cette félicité future, à vrai dire, résidait tout entier dans le fait de savoir comment il pourrait regagner la patrie, puisqu'il n'avait pas d'argent.

Il se rendit chez un nègre de bons conseils le nommé Agamemnon Fuite, à cette épo-

que, gros exportateur de fruits secs pour toutes les directions.

Agamemnon secoua gravement la tête tandis que Choux lui expliquait son cas, sans rien cacher de son dénûment.

— « Ne vous troublez pas pour si peu, répondit le commerçant lorsque l'autre eut terminé son histoire, je me charge de votre transport jusqu'au Havre, même jusqu'à Truchebœuf. Soyez assez aimable pour me donner l'adresse exacte de votre oncle. »

— « Chez Thomas Turnlop à Trucheboeuf France.

— « Merci, c'est tout à fait suffisant. Voyons, quel jour sommes-nous? le dix, bien! Un bateau part demain pour le Havre, je vous embarquerai; allez vous promener jusqu'à la nuit et revenez chez moi un peu avant sept heures du soir. »

— « Merci,! répondit Paul Choux, et à charge de revanche, vous le pensez. »

***

Parmi les régimes de bananes, Paul Choux méditatif attendit que l'expéditeur statuât sur son sort.

Le spectacle d'un port en pleine activité ne lui offrait plus d'intérêt, et c'était déjà par avance, sa réception à Trucheboeuf qui le poussait à remuer les jambes par brusques saccades, comme les chiens de chasse lorsqu'ils rêvent devant le feu.

Une main se posa sur son épaule. Paul releva la tête et se trouva nez à nez avec la figure d'Agamemnon qu'un soleil domestique semblait avoir passé à la mine de plomb.

— « Etes-vous prêt?

— Le vieux Choux se dressa, avec une vivacité qui prouvait son désir de rejoindre au plus vite la terre française.

Agamemnon, vêtu de toile blanche, comme le planteur classique, le calma d'un geste.

— « Je vais, mon ami, vous embarquer comme banane; avec de la ficelle rouge je

vous attacherai au milieu de tous ces régimes, de cette manière vous ne mourrez pas de faim pendant la traversée. Arrivé au Havre, je vous conseille de ne pas bouger, quelque envie qui puisse vous tenir de visiter la ville. Je vous adresse vous et les autres bananes qui vous serviront d'escorte à votre vieil oncle. Ça vous évitera un voyage à pied, puisque, m'avez-vous dit, vous vous trouvez sans un sou. Dans ces conditions le voyage du Havre à Truchebœuf serait à la fois incompatible et avec vos jambes et avec vos ressources. Adieu... attachez-vous au milieu des bananes...là. »

Agamemnon qui ressemblait de plus en plus dans la gloire du soleil à une tache d'encre sur un drap blanc, dissimula lui-même Paul au milieu d'un paquet de régimes dont la totalité était expédiée à l'adresse de Thomas Turnlop.

Sur les épaules d'un docker, Choux embarqua, assez secoué, mais serrant toujours contre son cœur la précieuse pièce retrouvée.

Au cours de ce long voyage fastidieux, étant donné la classe de passagers qu'il oc-

cupait, il ne cessa de se répéter tout en grignotant les fruits nécessaires à sa nourriture : « Que béni soit le ciel qui m'a permis de mettre la main sur cette pièce d'argent que je croyais perdue. L'oncle sans doute me jugeait capable de l'avoir volée. L'Honnêteté n'est donc qu'une affaire de chance? Maintenant grâce au plus divin des hasards, mon oncle Thomas pourra connaître un peu de confortable dans sa vie quotidienne. Vingt sous, ce n'est certes pas beaucoup, mais en considérant qu'il n'a rien, c'est vingt fois plus qu'il ne possède. Avec cette pièce de un franc en poche, mon oncle Thomas sera plus riche que Monsieur Adam Slip qui ne possède que dix millions et qui se trouve dans le même cas que lui par rapport à Howard Clownston dont la fortune est vingt fois plus considérable. Tout est donc relatif. Il n'y a pas de riches, il n'y a pas de pauvres, mais il y a des gens plus riches par rapport à vous ou plus pauvres toujours par rapport à vous. Comme l'oncle Turnlop va se réjouir en voyant cette pièce! Cette réception sera la joie de mes vieux jours. Je le vois déjà sur le

seuil de son cottage, avec son grand feutre, sa chemise de drap bleu et sa pipe allemande en marbre de Paros.

— « C'est bien toi, mon neveu?

— « J'ai la pièce, mon oncle!

— « Ah cher enfant, orgueil de ma vieillesse, donne-la... Que n'ai-je une fille pour te marier avec... Entre... entre... retire ton pardessus... le petit endroit est à gauche au fond. »

Le soir, on sortirait pour se rendre dans un estaminet du quai Rurick et Choux se promettait d'épater les pilotes, en deux ou trois histoires.

Après la vie d'aventures, l'opium, le haschich et les mulâtresses, il se sentait intoxiqué par les émanations de la soupe aux choux.

Ces douces rêveries le berçaient à un tel point qu'il en aurait attrapé le mal de mer en restant couché sur une meule de foin. En cet état d'âme, grâce à la complaisance coupable de quelques lames de fond, il fut torturé de telle sorte qu'il lui sembla que les divinités marines voulussent l'obliger à

payer son passage d'une façon ou d'une autre.

Cependant autant qu'il pouvait s'en rendre compte dans la Société de ses bananes, il lui parut qu'on arrivait au terme du voyage.

Des piétinements sur le pont, un remue-ménage d'arrivée définitive, des commandements joyeux, des coups de sifflet en fantaisie, et des enfants sévèrement réprimandés par leurs auteurs, lui indiquèrent clairement la dernière manœuvre, d'autant plus que la sirène s'impatientait, s'enrouant pour réclamer le bateau-pilote.

On stoppa. Des grincements sans nom, le bruit de la vapeur lâchée vinrent réjouirent le cœur de la seule banane consciente qui se trouvât sur ce bateau; le joyeux Choux en personne.

Sans ménagement, des mains brutales le débarquèrent et d'autres mains le hissèrent dans un wagon, qui traîné avec d'autres frères par une locomotive esscufflée se fraya un pénible passage le long des quais encombrés d'hommes et d'objets.

Un coup de tampon qui se répercuta de l'un à l'autre comme un facétieux « passe ça à ton voisin » l'avertit qu'on s'arrêtait sur le quai des marchandises à embarquer pour Honfleur.

C'était absolument exact. Choux et ses bananes prirent place de nouveau sur un steamer échappé du musée de Cluny et trois quarts d'heure plus tard, Paul sentit qu'on le débarquait encore et qu'on le hissait pour la dernière fois dans le train qui devait l'emmener vers Truchebœuf.

Tout a une fin, même un transport en petite vitesse de fruits exotiques. Ce fut Gabriel Pèsebœuf, le camionneur de la gare qui chargea les bananes avec Choux, leur noyau, sur sa voiture à bâche, pour les déposer à la porte de Turnlop, averti au préalable par le service du chemin de fer.

Turnlop, quand il reçut le bulletin, était fort occupé à friser Lucy devant une lampe à alcool.

A la suite de son divorce, il l'avait reprise comme maîtresse, tandis que sa femme, la servante Isabeau, dégagée de tous liens, de-

puis que le divorce avait été prononcé en sa faveur, s'était de nouveau placée chez le Corbeau Blanc toujours aux mêmes conditions, mais avec la pension alimentaire en plus.

L'oncle Turnlop, y trouvait son compte, car la pension alimentaire suffisant à cette âme simple, il jouissait toujours de ses services, sans pour cela la nourrir comme bonne, puisqu'il la nourrissait déjà comme ancienne épouse. Il lui octroyait donc simplement, en qualité de domestique, la somme de 15 francs par mois.

Quand Gabriel Pèsebœuf vint annoncer au Corbeau Blanc qu'un lot de 10.000 bananes l'attendait devant la porte, l'émotion du pauvre homme fut telle qu'il plaça la tête de Lucy au-dessus de la lampe à alcool tout en essayant de boucler le fer à friser avec ses doigts.

Ce que Lucy lui raconta pour l'avertir de cette erreur, assez excusable en pareille circonstance, ne peut être reproduit dans un livre qui se fait un point d'honneur de ne pas dépasser deux cents pages. L'oncle rétablit l'équilibre en poussant cette vieille

dame sur un fauteuil, car Lucy n'était plus jeune du tout, s'étant laissé entraîner par le temps, sans avoir trouvé, comme beaucoup d'autres, un moyen vraiment sensationnel de le laisser courir tout seul.

— « Dix mille bananes! s'exclama le Corbeau Blanc

— « Devant la porte! répéta Pèsebœuf.

— « Et rien à payer?

— « Absolument rien. »

L'oncle Thomas dégringola les escaliers suivi de Pèsebœuf et aperçut, put considérer les bananes, sa propriété, ces bananes descendues du ciel.

Il y en avait jusqu'au milieu de la chaussée, formant un tas géométrique aussi remarquable que la plus belle des pyramides d'Egypte.

L'oncle se frottait les mains devant cette abondance, songeant intérieurement à surélever son toit d'un étage pour qu'il lui fût possible de les introduire dans son grenier.

Il allait remercier Pèsebœuf qui, la main étalée, attendait un pourboire appa-

remment aussi large qu'un fromage de Brie, quand les bananes tressaillirent.

Thomas ouvrit la bouche. Les fruits dégringolèrent qui à droite, qui à gauche, la partie supérieure du tas s'abîma sur le trottoir et la tête chauve de son neveu Paul apparut assez souriante au milieu de cet écroulement général.

— Paul!

— Mon oncle!

Le Corbeau Blanc ébaucha un geste dans la direction de Pèsebœuf anéanti, geste qui signifiait : « laissez-nous seuls, nous sommes en famille. »

Pèsebœuf salua et fila à toute allure jusqu'au plus prochain bistro, où il se fit servir un verre de calvados avant de commencer son récit.

— C'est donc toi Paul comme tu as gran... vieilli! »

— Et ma tante où est-elle?

— Chut! toujours dans la cuisine.

— Et la bonne?

— Chut! toujours dans ma chambre. Mais toi... tu vas dîner avec nous, hein?...

pas de cérémonie, tu m'aideras à ranger ces bananes en attendant que la soupe soit prête. Quelle surprise. Quelle surprise! »

Il y eut un silence et le passé s'imposa à eux, presque à leurs regards avec une netteté d'impression que l'on ne trouve pour l'ordinaire que dans le cerveau des gens sur le point de se noyer.

Choux courbé vers le sol empilait les bananes dans un panier, et l'oncle lui demanda, un peu gêné, la bouche pleine de salive.

— « Et cette pièce de vingt sous?

— « Je l'ai retrouvée.

— « Ah! merci, tu ne peux te figurer ce que j'en avais besoin. Il n'y a pas un centime ici, j'attendais ton retour, pour payer le boucher, le boulanger, l'épicier et la pension alimentaire de la bon... de ta tante! Ah! Paul, quel poids de moins sur la poitrine. Donne-moi cette pièce... si j'ai bon souvenir c'était une pièce de un franc à l'effigie de Napoléon III. »

Mais déjà, Paul Choux fouillait dans sa poche, les yeux brillants de joie honnête,

heureux enfin d'être utile à quelque chose dans sa vie.

La pièce était enveloppée dans une barde de lard, pour empêcher l'humidité de l'abîmer.

Le Corbeau Blanc s'en empara, la décortiqua, l'essuya, la fit sonner sur le pavé, se la logea dans l'œil à la façon d'un monocle, puis la posa à plat dans sa main pour l'examiner en détail.

C'est alors qu'il tomba sur le dos, évanoui comme un rêve. Paul s'élança à son secours, cependant que l'oncle ouvrait un œil et s'évanouissait pour la deuxième fois.

Après quelques coups de poing dont Paul le gratifia entre les omoplates, le Corbeau Blanc put ouvrir à la fois les deux yeux et la bouche : « Elle est démonétisée... Les Napoléon non couronnés n'ont plus cours! » gémit-il.

Et c'était vrai! A l'heure présente, cette pièce ne valait pas un centime. Tandis que Paul la cherchait un peu partout depuis cinquante ans, une loi scélérate en interdisait l'échange.

Devant la brutalité du fait, Paul Choux se sentit incapable de faire entendre le moindre son.

Au lieu de tuer son oncle tout de suite et d'arrêter là cette stupide conclusion, il laissa le vieux gentleman se remettre debout, avec une colère qui grondait en lui comme un express sous un tunnel.

— « File... file... que je ne te voie plus... misérable... mes vieux... jours... plaisantin.... pas de dignité...! »

Il hoquetait. Lucy dégringola les escaliers, attirée par le bruit et les malédictions.

Paul Choux ramassa la pièce hors d'usage et reprit le chemin de la ville, le dos voûté, les oreilles bourdonnantes, poursuivi par les cris de la vieille dame dont la voix de folie furieuse arrivait encore jusqu'à lui.

Une courtisane myope passait, consolatrice des affligés.

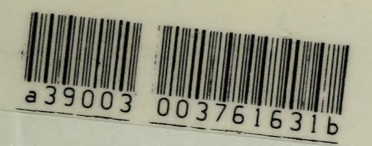
En apercevant Choux, elle cilla pudiquement devant lui, l'aborda et l'engagea à venir chez elle.

Paul accepta et quand il fut seul avec la fille, il lui repassa sa pièce fausse.

Le mauvais éclairage d'une lampe fumeuse en fut peut-être la cause, peut-être aussi la femme n'était-elle pas assez au courant des risques de sa profession, mais depuis ce jour, ce qui est certain, nul homme au monde ne put savoir ce qu'il advint de Paul Choux, matelot breveté, et que Mac Guldy appelait frère, de l'autre côté de l'Atlantique.

FIN

Imp. Jean FORT, 73, Faub. Poissonnière, Paris


a39003 003761631b

LES … **DU ROMAN**

" LA RENAISSANCE DU LIVRE "

Eugène d'Aubigny
VICTOR RICHARD, MUNITIONNAIRE

Charles Briand
LE SANG

André Fage
LES DEMI-VEUVES

Pierre Grasset
LE CŒUR ET LA GUERRE

José Germain
L'AMOUR aux ÉTAPES

André Geiger
L'AMANT SOLDAT

Léon Chancerel
LE MERCREDI DES CENDRES

Roland Charmy
JEAN, RESTE AU FAUBOURG !...

Annie de Pène
SŒUR VÉRONIQUE

P. Guitet-Vauquelin
L'AMOUR EXIGE

Pierre Rehm
LA FAMILLE TUYAU DE POÊLE

Pierre Mac Orlan
LA CLIQUE DU CAFÉ BREBIS

Chaque œuvre en un volume à **4 fr. 50** *net*

" LA RENAISSANCE DU LIVRE "
78, Boulevard Saint-Michel, 78 -:- PARIS